

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

NOS GRANDS CHEFS : LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY



Nous publions aujourd'hui les premières photographies prises en Picardie par notre envoyé spécial au cours du voyage des journalistes parisiens, organisé par le ministère de la Guerre. Notre collaborateur a eu la bonne fortune de saisir sur le vif le général de Maud'huy, dont la brillante conduite devant l'ennemi depuis le début de la campagne lui a valu d'être successivement promu divisionnaire, commandant de corps d'armée, commandant d'armée et commandeur de la Légion d'honneur.

Ayuntamiento de Madrid

La journée du 24 Novembre (114^e de la guerre)

Dans l'Argonne, les attaques allemandes ont été plus violentes; elles ont été repoussées.

Nos troupes ont gagné du terrain dans la région du Four-de-Paris.

La bataille engagée entre la Vistule et la Warta tourne en faveur des Russes.

Le sous-marin allemand U-18 a été coulé par un croiseur anglais au large de la côte nord de l'Ecosse.

Une manifestation populaire en faveur de la Triple-Entente s'est déroulée à Bucarest.

La situation militaire

Les communiqués signalent des affaires très chaudes dans l'Argonne, autour du Four-de-Paris. Depuis deux mois, d'ailleurs, les combats sont incessants dans cette région. Le Four-de-Paris n'est qu'un hameau forestier, mais situé à un croisement de routes important. La vallée de la Biesme, affluent de l'Aisne, coupe longitudinalement l'Argonne et ouvre ainsi ce que nous appelons une route de rocade, que traversent toutes les routes transversales qui vont de l'Aisne à l'Aire. Tous les défilés célèbres : les Islettes, le Claou, la Chalade, le Four-de-Paris y aboutissent.

L'Argonne ne fut pas défendue au moment de la retraite générale de la fin d'août. Nos armées s'écoulèrent par la rive gauche de la Meuse jusque sur l'Ornain. Elles y mirent d'ailleurs le temps, l'armée du kronprinz s'avancant lentement, arrêtée par de fréquents retours offensifs.

La résistance de l'armée du général Sarrail, sur le front Reilly-Rambercourt-au-Pot, aida puissamment à la victoire de la Marne, et quand l'armée du kronprinz battit à son tour en retraite, elle fut poursuivie avec ardeur. Les Allemands s'arrêtèrent sur les fortes positions de Montfaucou et, depuis lors, nos troupes tiennent en face une ligne qui s'appuie à Verdun, passe par la forêt de Hesse et traverse l'Argonne au Four-de-Paris. Chacun s'organisa de son côté et la guerre de tranchées commença comme sur l'Aisne. Elle a pris un caractère particulier dans la forêt d'Argonne. Les tranchées dominent des ravins profonds, escarpés et boisés. Elles sont à courte distance. Les combats se disputent ces tranchées; nous avons eu jusqu'ici l'avantage, nous n'avons pas réussi cependant à reprendre Varennes et Montfaucou.

Ces opérations de l'Argonne sont étroitement liées aux opérations du camp retranché de Verdun. Les Allemands n'ont pas caché leur intention de faire tomber Verdun comme Anvers; c'est à peine s'ils ont pu envoyer quelques obus sur le fort de Douaumont. La défense mobile de Verdun s'est avancée dans la Woëvre et tient admirablement, comme l'a prouvé le récent combat des Eparges.

Notre armée de l'Argonne peut donc toujours déboucher en Woëvre sur la rive droite de la Meuse, mais il faudrait pour cela que nos troupes de la Woëvre méridionale, qui occupent les hauteurs entre Pont-à-Mousson et Apremont, au sud du Rupt-de-Mad, gagnent du terrain vers le nord. L'objectif à atteindre est la ligne d'Etain-Constans. Nous ne démêlons pas très clairement la situation de ce côté et comment les Allemands se maintiennent encore à Saint-Mihiel. Nous restons convaincus qu'il y a un effort intéressant à faire des deux côtés de la Meuse et qu'une nouvelle retraite de l'armée du kronprinz serait le signal d'événements décisifs.

De source anglaise, on annonce qu'une nouvelle offensive allemande se prépare dans les Flandres : elle aura le sort de la précédente ; mais pourquoi l'attendre ?

De source russe, on annonce que l'offensive allemande en Pologne est brisée et que l'offensive russe reprend.

Attendons confirmation de cette bonne nouvelle.

Général X...

Poursuites contre l'abbé Collin

LA HAYE, 24 novembre (Dépêche Havas). — La Gazette de Francfort annonce que le gouvernement de Metz a, sur l'ordre du gouvernement militaire, décidé d'ouvrir une enquête contre l'abbé Collin, sous l'inculpation de haute trahison et de crime de lèse-majesté à la suite d'un article publié récemment par celui-ci dans le journal français la Croix.

Dans l'Argonne l'ennemi redouble d'activité

Communiqués officiels du 24 novembre 1914

15 HEURES. — D'une façon générale, la situation n'a subi aucune modification dans la journée du 23 novembre.

Sur la plus grande partie du front, l'ennemi a manifesté surtout son activité par une canonnade intermittente moins vive que dans la journée précédente.

Cà et là, cependant, quelques attaques d'infanterie toutes repoussées. Toutefois, comme d'habitude, ces attaques ont été particulièrement violentes dans l'Argonne, où nous avons gagné du terrain dans la région du Four-de-Paris.

Rien à signaler entre l'Argonne et les Vosges; la brume, très épaisse, a d'ailleurs gêné les opérations.

Bon état sanitaire des troupes.

23 HEURES. — Journée relativement calme. Canonnades intermittentes sur le front. Quelques attaques dans l'Argonne, toutes repoussées d'ailleurs.

• DERNIÈRE HEURE •

"Saluez les blessés que vous rencontrez"

Le recteur de l'Académie de Bordeaux le recommande à tous ses élèves.

BORDEAUX, 24 novembre (Dépêche Havas). — M. Thamin, recteur de l'Académie de Bordeaux, adresse aux inspecteurs d'académie une circulaire leur demandant d'inviter les élèves de tous les établissements d'enseignement public de l'Université de Bordeaux à saluer les blessés qu'ils rencontrent dans les rues des villes ou villages. « Il faut, dit M. Thamin, qu'un geste rapproche le grand frère et le petit frère, le blessé et l'écolier, rappelle à l'ainé ce qui ennoblit et sanctifie sa souffrance et signifie de la part du plus jeune qu'il sait déjà, si petit soit-il — car on grandit en cette année 1914 — ce que d'autres ont souffert pour lui. Un simple salut haussera l'âme des petits à l'idée du sacrifice et il apportera à ceux qui l'ont accompli avec une liberté attendrie la récompense due. Peut-être aussi, ce témoignage de respect sera-t-il, pour ceux qui accompagnent le blessé, père, mère, femme, de quelque adoucissement.

« Nous demanderons plus tard que ce respect dure pendant toute la vie de cette génération qui se sacrifie pour les générations suivantes; le blessé devra être partout à l'honneur; les blessures reçues à la guerre ont toujours été une parure. »

Arrivée de prisonniers allemands à Tunis

TUNIS, 24 novembre (Dépêche Havas). — Un premier convoi de 178 prisonniers allemands amenés par le paquebot Ville-d'Alger, est arrivé ce matin à Tunis, où il a débarqué à 13 heures.

Encadrés de zouaves, les prisonniers ont défilé à travers la ville, tête nue; ils ont été conduits à la caserne Saussier, où ils camperont sous la tente deux jours. Ils partiront jeudi matin par train militaire pour Kairouan, où ils seront internés. Sur le parcours, la foule, quoique très nombreuse et mêlée de beaucoup d'indigènes, est restée calme.

Un deuxième convoi de prisonniers, plus important, est attendu la semaine prochaine.

Mort d'un cardinal

VENISE, 24 novembre (Dépêche Havas). — Le cardinal Cavallari, patriarche de Venise, est mort cet après-midi.

Pour les capitaines au long cours désireux de servir à terre

BORDEAUX, 24 novembre. — M. Victor Augagneur, ministre de la Marine, vient d'adresser aux autorités maritimes la circulaire suivante :

« Le ministre de la Guerre est disposé à examiner avec intérêt les demandes formulées par des capitaines au long cours en vue d'être nommés à un grade d'officier dans l'armée de terre.

Tout capitaine au long cours désireux de servir dans ces conditions devra adresser au directeur de l'inscription maritime du sous-arrondissement dans lequel il navigue et où il est inscrit, une demande mentionnant les conditions dans lesquelles il a accompli son service militaire.

Le département de la Guerre notifiera aux intéressés, par l'intermédiaire des directeurs de l'inscription maritime dont ils relèvent, leur nomination ainsi que leur affectation, ou bien les avisera du rejet de leur demande.

Les capitaines étant ainsi pourvus d'un grade dans l'armée de terre par voie de changement de corps et non d'engagement, n'auront pas besoin de se faire rayer des matricules de l'inscription maritime. »

Une ruse des Autrichiens éventée à Przemysl

PÉTROGRAD, 24 novembre (Dépêche Havas). — On relate la ruse suivante des Autrichiens à Przemysl : l'autre jour, les Russes s'aperçurent que les avant-forts de la place forte étaient évacués. Sachant que les Autrichiens sèment souvent des cartouches de dynamite dans les endroits évacués, les Russes chassèrent alors vers les forts une centaine de bœufs qui furent tous anéantis.

Renforts allemands en Belgique ?

BERNE, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Selon le Berliner Tageblatt, la proportion des blessés allemands pouvant ou non retourner au front serait, dans les hôpitaux de Berlin : 8 0/0 impropres à continuer la campagne ; 36 0/0 pouvant après un court stage à l'hôpital reprendre leur service ; 56 0/0 renvoyés dans leurs garnisons pour diriger l'instruction des jeunes recrues et retournant, au bout d'un délai plus ou moins long, sur le front.

Manifestation en faveur de la Triple-Entente à Bucarest

BUCAREST, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — L'Action Nationale a organisé, le 22 novembre, une grande manifestation. Dix mille personnes y assistaient. La France y a été acclamée à la fin de la réunion.

L'assemblée a voté l'ordre du jour suivant : « Les citoyens de la capitale roumaine, convoqués par l'Action Nationale, adressent du fond du cœur un cordial salut aux combattants de la Triple-Entente, qui luttent pour le droit et le principe des nationalités. Ils demandent que l'on réalise le plus tôt possible l'idéal national. Ils expriment leur admiration pour le vaillant peuple serbe, avec lequel le peuple roumain doit se solidariser. »

Réunion de la Diète saxonne

AMSTERDAM, 24 novembre. — Le Landtag de Saxe se réunira aujourd'hui à Dresde pour des conférences préparatoires avec les chefs de groupes.

Le gouvernement a eu le soin de s'assurer de l'assentiment de tous les partis aux projets qu'il compte soumettre à la Diète.

Le ministre de Belgique près le Saint-Siège

ROME, 24 novembre (Dépêche Havas). — Le pape a reçu en audience solennelle le baron Derp, ministre de Belgique, qui lui a présenté ses lettres de créance.

Le baron Derp a ensuite rendu visite au secrétaire d'Etat.

La réouverture des théâtres et des concerts

Le préfet de police vient d'interdire à tout théâtre d'annoncer sa réouverture avant d'avoir reçu l'autorisation spéciale nécessaire et d'avoir pris l'engagement de verser une partie de sa recette à une œuvre de bienfaisance. Ce prélèvement ne pourra être moins de 15 0/0 de la recette brute, y compris le droit des pauvres. Ce 15 0/0 sera perçu à Paris par l'Assistance publique.

Le prélèvement sera effectué même quand tout ou partie du surplus du produit de la représentation sera affecté par le directeur à une œuvre de bienfaisance. Le soir, les représentations devront être terminées à onze heures.

Une censure rigoureuse sera exercée par le préfet de police sur le spectacle.

NOS LEADERS

Quand même!

« La France sera représentée à l'Exposition de San-Francisco ». Cette nouvelle n'aurait guère frappé en temps de paix. Aujourd'hui, nous en sommes émus comme lorsque nous voyons un être qui souffre revenir à la vie, accomplir des actes qui nous attendrissent, que nous ne remarquons pas dans la vie quotidienne.

Une exposition qui confronte l'effort artistique, industriel et social de tous les pays met en relief le génie d'une nation. Elle place sous les yeux de ceux dont la préférence sera un jugement la preuve de l'activité présente, la possibilité de progrès et ce dépôt, lettres de noblesse de nos vieilles races : les trésors du passé.

A l'heure où la France, tendue tout entière, confie sa destinée à la seule force des armées, comment ne pas être ému à la pensée que nous allons « quand même » trouver l'énergie de mener à bien ce qui est par excellence une œuvre de paix : c'est-à-dire parer la France de tous ses joyaux pour qu'elle tienne dignement sa place parmi les autres nations? Comment ne pas être fier de cette nouvelle preuve de vitalité?

Ceux qui traverseront le palais de la France à San-Francisco auront lu le matin les nouvelles de la guerre. Ils auront comme nous devant les yeux des visions cruelles et dans les oreilles comme un lointain écho de mitraille. Ils chercheront alors, parmi les salles, les expressions successives de cette France qui, à l'heure actuelle, étonne le monde une fois de plus en faisant preuve des qualités si contraires à celles qu'on lui prête. Les passants de tous pays rechercheront ses traits parmi les tapisseries dont les fils de soie reproduiront la belle ordonnance des batailles de jadis, les toiles de maîtres qui la glorifient. Ils essaieront de la deviner parmi les décors fragiles du dix-huitième siècle où se discutaient, entre une poudreuse et un bonheur du jour, les idées qui préparaient les heures tragiques de la Révolution. Ils apprendront ainsi à connaître mieux quel est le véritable patrimoine que nous défendons aujourd'hui, en admirant les trésors de notre industrie : joyaux aux ciselures dignes des maîtres de la Renaissance, porcelaines dont seuls nos décorateurs ont le secret, brocarts somptueux, cristaux, fines dentelles, œuvres des paysannes dont le foyer est aujourd'hui bouleversé ou anéanti...

Le trésor de notre race nous semble digne de l'admiration de cette juvénile nation des Etats-Unis. C'est pourquoi nous sommes heureux de savoir que la France va être brillamment représentée de l'autre côté de l'Océan et trouvera, parmi de nouveaux admirateurs, de nouveaux amis.

L'idée de cette œuvre pacifique, accomplie à l'heure de la guerre, nous plaît comme nous émeut l'homme ou la femme qui, derrière les armées et au bruit du canon, pousse patiemment la charrue afin de préparer la moisson prochaine. Nous sentons que nous serons mieux compris, que nous serons plus justement appréciés de ceux qui auront admiré notre œuvre, que l'on saura mieux encore à quelles sources de beauté nous puisons notre énergie. On comprendra que, pour défendre un tel patrimoine, nos soldats, rempart conscient, devaient trouver des forces illimitées. Ce sentiment qui fait de chaque homme une parcelle de la conscience nationale et qui le rend, pour ainsi dire, responsable du résultat final, on le retrouve dès que l'on parle à ces braves enfants blessés qui reviennent à nous pour être pansés. L'un d'eux, la jambe écrasée par un canon, racontait, après la bataille de la Marne, sa lutte désespérée, alors que, déjà blessé, il s'acharnait à tirer. Comme on lui demandait comment il avait trouvé la force de fournir un tel effort : « C'est qu'on nous avait expliqué qu'en tenant nous sauvions Paris ! »

Valentine Thomson.

Echos

Deliciae generis humani.

La capitale de l'Allemagne va revoir l'empereur. Le kaiser assistera à l'ouverture du Reichstag. Et les journaux de Berlin tentent de réchauffer l'enthousiasme des habitants, car Guillaume ressent le besoin d'une ovation réconfortante. Est-ce pour empêcher la fuite de son rêve fou que le mattoïde a fait afficher, en Hanovre, des placards où il se qualifie d'« empereur d'Europe »?

Qu'une population ignorant tout de la guerre fête l'arrivée de son incontestable auteur, nous ne nous en étonnerons pas. Patientons. La désillusion viendra à son heure, d'autant plus forte que l'orgueil allemand tombera de plus haut. On devine déjà l'état d'esprit des Berlinoïses et de toute l'Allemagne quand ils apprendront, là-bas, leurs énormes pertes en hommes. Actuellement, des quantités de cadavres sont transportés à Charleroi et au Châtelet pour y être incinérés. Apprenez que ces cadavres, complètement nus, sont liés par paquets de quatre et rangés dans les wagons à la manière des sardines ingénieusement disposées dans les barils. Un écrivain danois s'est évanoui d'horreur au spectacle d'un train chargé de dix mille cadavres nus entassés sur des wagons plats.

* * *

Cependant le professeur boche Adolf Lasson, en des lettres qui resteront comme le modèle du panmufisme, traite le premier assassin de l'empire de *deliciae generis humani* et affirme — on croit rêver — que ce phénomène tératologique a toujours protégé la paix, le droit et l'honneur!

Le genre humain n'aspire qu'à se priver de telles délices. Tarquin, dont la superbe fut également immense, insulta Lucrèce et perdit sa couronne. Guillaume II a violé la neutralité de la Belgique. Son destin présente quelque analogie avec celui du tyran qui fauchait les têtes de pavots. Peut-être même, avant de tomber, nous réserve-t-il de nouveaux gestes de dément et fera-t-il, comme Xerxès, fouetter la mer? En attendant, il me semble entendre la prédiction que faisais, à son élève Jacques Tournebroche, l'abbé Jérôme Coignard, son bon maître : « Les armées augmentent sans cesse en force et en nombre. Les peuples entiers y seront toujours engouffrés. Alors le monstre périra par son trop plein de nourriture. Il crèvera d'obésité. »

Richard Strauss et les intellectuels allemands.

Parmi les quatre-vingt-treize intellectuels allemands du fameux manifeste, l'industrie musicale allemande était représentée par un compositeur, M. Engelbert Humperdinck; un chef d'orchestre, M. Félix von Weingartner, et le fils d'un homme de génie, M. Siegfried Wagner. On avait remarqué que le nom du plus illustre compositeur allemand contemporain n'y figurait pas.

M. Richard Strauss, en effet, a refusé sa signature au manifeste des intellectuels, et cette attitude lui vaut, en Allemagne, de sévères reproches.

Il est vrai que, depuis quelques années, les œuvres de Richard Strauss étaient éditées à Paris, pour bénéficier de la loi française sur la protection littéraire et musicale, qui assure aux ouvrages de l'esprit une protection de cinquante années après la mort de l'auteur, au lieu des trente années accordées par la loi allemande.

Jusqu'au bismuth!...

Nous avons fait allusion à la chevelure du kaiser, qui aurait blanchi en une nuit, et rappelé à ce propos que la canitie subite était légende pure. Un beau matin, l'affreux Guillaume a dû négliger de teindre ses cheveux, tout bonnement.

La science a également démoli une autre légende, heureusement pour le bismuth.

Pour lutter contre la dysenterie, nos majors, sur le front, font prendre à nos soldats du bismuth à haute dose. Fort bien, direz-vous, mais si le bismuth désinfecte l'intestin, son intervention, surtout quand il est employé à haute dose, est souvent malheureuse. Le bismuth supprime la dysenterie, mais provoque la constipation. Il ignore le juste milieu, il va trop loin, il exagère.

Et vous avez raison s'il s'agit du bismuth boche, car ils sophistiquaient jusqu'au bismuth. Mais le véritable bismuth n'a jamais constipé un honnête homme.

Encore un coup, tout le reste est littérature, même la célèbre histoire que, dans le 51^e chasseurs, nous conta notre Courteline.

De Monte-Carlo.

Le public suit avec empressement les concerts de charité du Casino de Monte-Carlo. Dimanche dernier, le chef d'orchestre, M. Léon Jehin, tout nouvellement évadé de Belgique, au prix de mille difficultés, fut longuement acclamé par l'assistance. Deux excellents artistes, M. Francell, le brillant ténor de l'Opéra-Comique, et le violoniste virtuose M. Henry Wagemans, qui prêtaient leur gracieux concours, furent très chaleureusement applaudis. La recette importante fut consacrée intégralement aux œuvres d'hospitalisation des blessés.

MICROMÉGAS.

DE PARIS A LA LIGNE DE FEU

Ce que mon objectif a vu

Dans la tranchée, à 150 mètres de l'ennemi.

Sous la conduite du commandant Thomasson, chargé de faire à la presse les honneurs du champ de bataille, nos automobiles roulent en Picardie à travers la campagne toute blanche de neige : à perte de vue, la terre s'est couverte de ce tapis immaculé, comme si elle avait honte des plaies que lui ont faites les obus allemands et qu'elle a la coquetterie de cacher sous cette parure hivernale. Au sortir d'Amiens, nous trouvons sur notre route un convoi d'autobus de ravitaillement qui nous barre le chemin; le soldat qui se tient sur la plate-forme arrière de la dernière voiture tire par deux fois sur le cordon pour prévenir le chauffeur de nous laisser le passage libre; l'un après l'autre, les lourds véhicules, que nous ne revoyons pas sans émotion, appuient sur la droite, et notre caravane les double en vitesse. Nous sommes impatients d'arriver aux tranchées, but de notre voyage. Déjà, nous entendons dans le lointain tonner le canon. Encore quelques tours de roue et nous stoppons; c'est à pied que va s'effectuer la fin du trajet.

Nous voici enfin, par un étroit fossé creusé en pleins champs et où nous nous sommes engagés à la queue-leu-leu, parvenus dans une tranchée de



La tour du couvent des Ursulines à Arras

première ligne. A peine y débouchons-nous qu'un sifflement sinistre nous fait, par un mouvement instinctif, rentrer la tête dans les épaules : ce sont des obus qui passent au-dessus de nous, tirés par nos merveilleux 75 et allant porter la mort à coup sûr dans les rangs des Boches, terrés à moins de 150 mètres de notre tranchée.

Nous risquons un œil à l'un des créneaux pratiqués au ras du sol : mais est-ce pour ça que nous sommes venus de si loin? Comme sœur Anne du haut de son donjon, nous ne voyons absolument rien, rien d'autre qu'une vaste plaine couverte de givre et qui semble une morte sous son linceul. Si le crépitement des balles échangées d'un terrier à l'autre ne nous rappelait à la réalité, nous ne croirions jamais avoir sous les yeux un champ de bataille.

Mais l'officier qui nous accompagne nous prie de ne pas nous attarder dans notre contemplation : il paraît que notre observatoire n'est pas sans danger, l'ennemi s'appliquant à tirer dans leurs meurtrières aussitôt qu'il y devine la présence d'un des nôtres. Avec un petit frisson désagréable, à la pensée que nous aurions pu servir de cible à quelque mauser, nous nous retournons vers ceux qui nous entourent, et la conversation s'engage à la bonne franquette. Ah! qu'il fait bon causer avec nos soldats! Hirsutes, bronzés, ils ont un air martial qui fait plaisir à voir. Mais on éprouve une impression encore plus réconfortante à les entendre. Parmi tous ces hommes, appartenant à toutes les classes sociales, et qui, si différents hier, ne sont plus que des frères d'armes unis dans l'effort commun, il n'y en a pas un seul qui doute de la victoire. Résolus, graves, ayant tous fait le sacrifice de leur vie, ils seront, quand l'occasion s'en pré-

sentera, des héros, leurs chefs le savent bien et nous l'avons bien senti pendant les quelques minutes que nous avons pu passer au milieu d'eux. C'est à regret que nous avons pris congé de ces braves et que nous avons quitté la tranchée aménagée avec tout le confort possible et décorée même, non sans talent, de bas-reliefs sculptés dans les parois de terre glaise. Le programme de la journée comprend encore une visite au Quesnoy-en-Santerre, et nous avons, avant d'y être, à couvrir une étape d'une vingtaine de kilomètres.

Les ruines du Quesnoy-en-Santerre au clair de lune.

Plus rapide que nous, la nuit a, la première, gagné ce village, qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Il y a quelques jours à peine qu'il a été enlevé par nos troupes; et ce fut un brillant fait d'armes que notre guide nous conte en ces termes :

— Un beau matin l'ordre vint du quartier général de l'armée opérant sur cette partie du front de s'emparer à tout prix du Quesnoy. Si vous consultez une carte, vous vous demanderez quelle importance peut bien avoir la possession de ce humble village. Il est modeste, il est situé au milieu d'une plaine; à la vérité, on ne comprend pas, tout d'abord, qu'il vaille la peine d'un engagement... Eh bien! non, il faut le prendre et c'est le général qui a raison, car si le village n'a pas d'importance en lui-même, il importe au plus haut point d'infliger, ici même, un échec à l'ennemi. Il le faut d'abord pour empêcher les Allemands de se porter en forces ailleurs, où leur présence nous serait en ce moment plus désagréable qu'ici, il le faut surtout pour maintenir notre ascendant moral.

» Donc, dès l'aurore, dix bataillons français débouchent d'Arvillers et du Bouchoir, à l'ouest du Quesnoy; cinq autres du village de La Folie. Cela représente à peu près 15.000 pantalons rouges. Une action très violente de notre artillerie facilite la marche de nos troupes; cependant, vers 3 heures de l'après-midi, l'ennemi réussit à nous arrêter à 600 mètres du village.

» L'ordre est donné de tenir coûte que coûte. On creuse des tranchées sous le feu de l'ennemi et l'on passe la nuit en tiraillant. Au petit jour, le combat reprend avec plus d'acharnement. Malgré les renforts reçus par les Allemands, nous tenons toujours, quand, à 10 heures du matin, les clairons sonnent la charge, les nôtres enjambent leurs tranchées et, avec des cris étourdissants, s'élancent à la baïonnette. Vingt minutes après le village est à nous. Deux fois, dans la nuit, les Allemands tentent en vain de le reprendre. Nous avons 2.000 tués; ils en ont eu 6.000 et nous avons remporté une victoire morale, dont l'effet est encore remarquable dans cette partie du front.

Le commandant Thomasson n'avait pas besoin de nous dire que l'affaire avait été chaude; il nous suffit, pour nous en convaincre, de regarder autour de nous. Du joli village qu'était Le Quesnoy, il ne reste plus que des pans de murs surgissant d'un tas de décombres. Par les brèches de l'église, encore debout, mais qu'on sent vacillante, on aperçoit un mince quartier de lune, qui éclaire ce tableau de désolation. Et comme si elle voulait panser tant d'horribles blessures, la neige, flocon par flocon, met silencieusement sur tout cela une épaisse couche d'ouate.

(A suivre.)

Robert Caudrilliers.

Mort d'un général allemand

BALE, 24 novembre (Dépêche Havas). — On annonce la mort du général allemand Stenger, qui avait donné l'ordre à ses troupes de tuer tous les blessés ennemis.

LA GUERRE SUR MER

Un sous-marin coulé à l'éperon par un croiseur anglais

LONDRES, 24 novembre (Officiel). — Le sous-marin allemand U-18 a été éperonné hier par un croiseur anglais au large de la côte nord de l'Ecosse. Il disparut à midi 20 et fut découvert une heure après à la surface. Il avait hissé le pavillon blanc et son équipage se trouvait réuni sur le pont.

Le sous-marin coula peu de temps après. Le contre-torpilleur Carry réussit à sauver deux officiers et 23 hommes. Un seul membre de l'équipage du sous-marin s'est noyé.

Un contre-torpilleur allemand coulé

COPENHAGUE, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Le contre-torpilleur allemand S-124 a coulé, à la suite d'une collision avec le steamer danois Anglodane.

Deux hommes seulement de l'équipage du contre-torpilleur ont été sauvés, et l'un d'eux est mort des suites de ses blessures.

Une autre version

LONDRES, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Le Morning Post reçoit de Copenhague : « Le steamer danois Anglodane est entré en collision, en vue de Falsterbe, avec le grand torpilleur allemand S-124, qui a subi de très graves avaries.

» Quant la collision s'est produite, le torpilleur éperonné, marchait à grande vitesse, les feux éteints.

» L'équipage a été sauvé et transporté à Copenhague. »

L'incident turco-américain

Les instructions données aux navires américains en Orient.

NEW-YORK, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Les croiseurs américains Carolina et Tennessee demeureront dans les eaux turques pour protéger les citoyens américains et les autres non combattants des pays neutres.

Les commandants des deux croiseurs ont reçu l'ordre d'agir, en cas d'urgence, selon leur initiative, sans attendre les ordres du gouvernement américain.

Conseil des ministres

BORDEAUX, 24 novembre. — Les ministres se sont réunis en conseil ce matin, de 9 heures à 11 h. 30, sous la présidence de M. Poincaré.

Sur la proposition du ministre du Commerce et du ministre des Finances, le Conseil a décidé de soumettre à la signature du président de la République un décret tendant à suspendre pendant le mois de décembre l'application des articles 2 et 3 du décret du 27 octobre, concernant la présentation et le recouvrement des effets de commerce.

LES OPÉRATIONS RUSSSES

La bataille de la Warta tourne à l'avantage de nos alliés

On signale que la bataille de la Warta tourne à l'avantage des Russes. On ne connaît pas encore l'importance de cette victoire. (Officiel.)

LE TSAR A ANNONCÉ LA VICTOIRE AUX BLESSÉS

LONDRES, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Le correspondant du Morning Post à Pétrograd télégraphie :

J'apprends d'excellente source que les Russes ont remporté un succès considérable entre la Vistule et la Warta.

Le tsar, qui visitait hier après-midi l'hôpital de Tsarkoë-Sélo, a annoncé ce succès aux blessés.

Le tsar paraissait très joyeux. On suppose que la grande bataille est entrée dans une phase décisive et que la décision s'annonce comme favorable aux Russes.

LES OPERATIONS SE POURSUIVENT FAVORABLEMENT

PÉTROGRAD, 24 novembre (Dépêche Havas). — L'état-major du généralissime communique une série de nouvelles favorables parvenues du front entre la Vistule et la Warta.

On signale un recul des Allemands sur la ligne Strykow-Zgierz-Svadek-Zdunskawola-Wozniki.

L'ECHEC DU KRONPRINZ CONTRE VARSOVIE

LONDRES, 24 novembre (Dépêche Havas). — Le Daily Telegraph publie une dépêche de Pétrograd annonçant que le prince héritier d'Allemagne a encore été battu. L'armée qu'il commande et qui, pendant ces cinq derniers jours menaçait Varsovie, a été sévèrement repoussée. Le kronprinz a ainsi perdu tout espoir d'être acclamé comme le vainqueur de Varsovie, après avoir perdu celui d'entrer en triomphateur dans Paris.

EN PRUSSE ORIENTALE

PÉTROGRAD, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Les troupes russes, qui ont pénétré en Prusse orientale, attaquent Tilsitt, Langszargen et Jakobo.

Une nouvelle armée russe se dirige vers Lodz, où la bataille continue avec acharnement.

LE TSAR FELICITE LA FLOTTE DE LA MER NOIRE

PÉTROGRAD, 24 novembre (Dépêche Havas). — Le tsar a télégraphié au généralissime, le priant de transmettre au commandant de la flotte russe de la mer Noire sa reconnaissance pour la réussite de ses opérations.

Le raid des aviateurs anglais sur Friedrichshafen

Les pilotes affirment que toutes les bombes ont atteint leur objectif.

LONDRES, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Un communiqué de l'Amirauté annonce que les trois aviateurs anglais qui survolèrent Friedrichshafen ont rempli pleinement leur tâche.

La fabrique des « Zeppelins » a été sérieusement endommagée.

Le commandant Briggs, blessé, a été fait prisonnier, non sans avoir opposé une résistance acharnée.

On télégraphie de Bâle au Daily Chronicle que le commandant Briggs, qui prit part au raid des aviateurs anglais sur Friedrichshafen et fut fait prisonnier, a été cravaché par un officier allemand tandis que les soldats le maltrisaient.

A l'hôpital où il a été transporté, le commandant Briggs a déclaré : « Attendez ! C'est seulement le commencement ! »

Le secrétaire de l'Amirauté annonce que les autres officiers ont pu rejoindre sains et saufs le territoire français, bien que leurs appareils eussent été endommagés par les projectiles. Ils affirment que toutes les bombes ont atteint leur objectif et qu'elles ont causé des dommages sérieux à l'usine des « Zeppelins ».

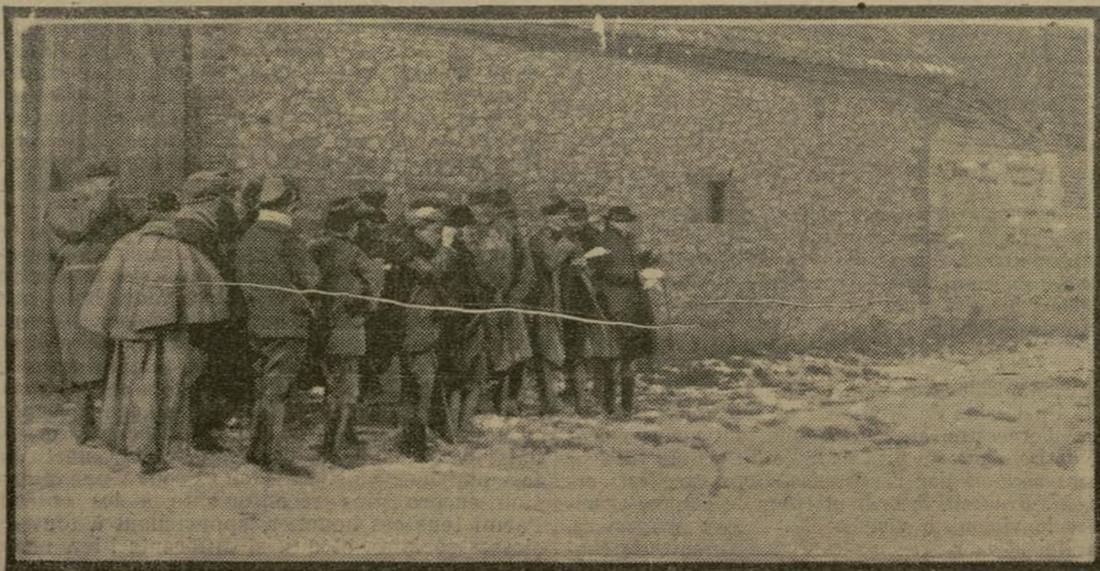
Ce raid de 250 miles, dont 120 en Allemagne, accompli à travers des contrées montagneuses, dans des conditions atmosphériques très dures, constitue, avec l'attaque, un très beau fait d'armes.

Les pertes autrichiennes en Serbie

NICH, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Pendant leur marche vers Valjevo, les Autrichiens ont perdu 25.000 hommes, dont 10.000 prisonniers et 100 canons.

Depuis le commencement de la guerre, les Serbes ont fait 30.000 prisonniers.

LES JOURNALISTES PARISIENS SUR LE FRONT



Le groupe des journalistes qui prirent part au voyage organisé par l'autorité militaire pour la presse française visitant un champ de bataille.

La Presse Française et Étrangère

Le jugement des neutres

Les neutres, qui hésitaient à se prononcer il y a trois mois, sont dès maintenant fixés sur l'issue de la lutte, et ils jugent sévèrement les procédés de l'Allemagne, ainsi que le constate M. René Bazin dans l'*Echo de Paris* :

Le monde des neutres, en Europe et au delà des mers, n'a point à se prononcer sur les doctrines, mais il juge les effets. Il suit attentivement, passionnément, les phases de cette guerre, où l'on a pu dire avec justesse que deux civilisations se heurtent. Il a étudié les dépêches des diplomates, les causes de la guerre, les procédés des belligérants; et l'opinion des neutres s'est détournée de Guillaume. Elle a été effrayée de la figure inhumaine de ce surhomme. Et l'un des principaux journaux de notre voisine la Suisse, un vieux journal toujours mesuré dans ses jugements, a publié ces lignes d'une limpidité parfaite : « La faute morale essentielle de l'Allemagne a été celle-ci : elle a fait de la conscience du monde l'alliée de ses ennemis. »

Le Français de 1914

M. Henry Bérenger a visité l'hôpital du Jardin colonial, à Nogent, et il a rapporté de cette visite un « réconfort » qu'il a traduit de la sorte dans *Paris-Midi* :

Quels hommes et quelles âmes ! Je l'écris sans exagération : nul réconfort plus puissant ne peut venir aux Français que de leurs propres blessés. Il semble que la flamme des mitrailles ait trempé l'acier de ces créatures. Chez eux, aucun illusionnisme puéril, mais non plus aucun pessimisme malsain. Ce sont des êtres que la mort a calmés en les frôlant, mais en qui elle n'a fait qu'aviver la foi de vaincre.

Le Français de 1914 refait par raison et volonté ce que le Français de 1792 fit par instinct et sensibilité. C'est le même idéal humain, c'est la même fraternité entre officiers et soldats, c'est le même mépris de la mort et le même sens de la victoire. La race des héros n'a pas changé; elle s'est simplement haussée, comme la sève d'un grand arbre, et la voici qui lance à nouveau ses gerbes de génie dans l'histoire. Elle vaincra demain comme hier, pour l'avenir de la civilisation et l'honneur de l'humanité !

L'artillerie n'a pas dit son dernier mot

Tout en rendant à l'artillerie, « reine des batailles », l'hommage qui lui est dû, le colonel Feyler constate, dans le *Journal*, que les fortifications de campagne ont déjoué bien des prévisions; et il ajoute :

Dans la fameuse rivalité du soldat du génie et de l'artilleur, le premier prenait une autorité que le second, malgré ses prouesses et sa prodigieuse activité, ne pouvait méconnaître.

Force est donc de multiplier les moyens de l'artilleur. C'est à quoi on s'applique dans les armées. On peut s'attendre à ce que, avant longtemps, les avantages que l'état-major allemand a retirés de ses gros calibres soient compensés, sinon dépassés par l'entrée en ligne du nouveau matériel des alliés.

Jusqu'au bout à tout prix

Dénonçant les « vaines menées » de ceux qui cherchent à amoindrir les volontés et à surprendre l'opinion pour pousser la France à conclure une paix prématurée, le *Temps* écrit :

La France a été protégée par son bon sens imperturbable, quand autour d'elle et chez elle des augures, qui n'étaient pas tous insoupçonnables, la berçaient dans une fausse sécurité. Elle a résisté à ceux qui voulaient la persuader de désarmer quand, « à ses portes, on garnissait les poudrières et on aiguilait les épées ». Elle ne peut que mépriser les insolentes insinuations de ceux qui voudraient l'amener, par des mirages — fût-ce par le plus noble : celui d'humanité — à accepter une paix séparée qui serait le plus grand des péchés. La France s'est sauvée une première fois par le réveil de son esprit national. Elle achèvera de se sauver en ne souffrant pas que tant de sacrifices consentis et l'espérance de toute une jeunesse moissonnée restent stériles.

Cessons de ravitailler l'Allemagne

On sait, par de récentes révélations, comment l'Allemagne arrive à se ravitailler avec nos propres denrées, qui ne font que traverser la Suisse pour aller tout droit chez l'ennemi. M. Maurice Schwob écrit à ce propos dans le *Phare de la Loire* :

Il n'y a qu'un moyen, un seul, de nous permettre d'envoyer librement toutes les denrées nécessaires à ce petit pays, qui se réclame des traditions d'une amitié plusieurs fois centenaire. Que le gouvernement helvétique prenne un décret interdisant l'exportation de tous les grains, de toutes les farines, de toutes les féculés et de tout ce qui peut servir à les fabriquer. Alors nous aurons une véritable joie à le ravitailler fraternellement.

Il ne peut s'y refuser, car le dilemme est très net. Ou il a assez de blé pour sa consommation et alors

nous n'avons aucune raison pour lui en fournir et toutes les raisons pour lui en refuser.

Ou bien, comme il l'affirme et comme nous le croyons, ses réserves sont insuffisantes, et son premier devoir est de les sauvegarder, en interdisant toute exportation, avant de s'adresser à nous pour combler le déficit.

Cet arrêté d'interdiction est notre seule garantie, comme sa seule preuve de bonne foi.

Les loups se mangent entre eux

Du *New-York Herald* :

On assure de plus en plus que de graves désaccords ont surgi entre Allemands et Autrichiens. Après la retraite de Pologne, le kaiser aurait présidé un conseil tumultueux à Breslau et aurait demandé à l'Autriche de fournir tous ses hommes pour défendre la Prusse orientale. De leur côté, les Autrichiens auraient demandé à l'Allemagne de sauver Cracovie et sa place forte.

(Ce conseil a été précédé d'une bataille en règle entre soldats austro-allemands, pendant la retraite. Lorsque, en cours de route, les soldats allemands furent renforcés par les habitants des pays traversés, les Autrichiens leur tournèrent le dos, suivant une autre ligne de retraite. C'est alors que les deux partis ouvrirent le feu, pendant lequel les Autrichiens subirent de grosses pertes.)

Le kaiser s'obstine à vouloir Calais

Du *Daily Mail* :

Malgré la situation sérieuse du front est, les cercles militaires de Berlin prétendent que l'Allemagne ne prélèvera pas de troupes de son front ouest. Au contraire, sur l'ordre spécial du kaiser, il est question de recommencer l'effort pour prendre Calais, fût-ce au prix des plus grosses pertes humaines.

Il faut aider la Serbie

Du *Standard* :

Les derniers événements dans les Balkans ont remis à l'ordre du jour la question de l'extension du conflit. La loyale petite Serbie a besoin d'être secourue, et tout en ne croyant pas aux cris de victoire lancés par l'Autriche, nous devons reconnaître que la Serbie, sans secours, ne pourra plus tenir.

L'union des Etats balkaniques qui existait au moment de la guerre contre la Turquie doit revivre, et les termes d'un règlement territorial entre ces Etats doivent intervenir pour satisfaire leurs différentes ambitions et fixer d'une façon définitive la carte de la péninsule balkanique.

La position de l'Égypte

Commentant la position internationale de l'Égypte, le *Daily Graphic* remarque :

L'union légale entre l'Égypte et la Turquie n'existe plus à présent, et il serait à désirer que la séparation formelle de la Turquie et de l'Égypte fût proclamée aussitôt que possible.

La meilleure solution serait de proclamer l'Égypte royaume indépendant sous la protection de l'Angleterre. Une pareille décision répondrait exactement aux faits actuels et prouverait que la Grande-Bretagne n'a jamais cherché à s'agrandir, en annexant l'Égypte.

La guerre menace d'être longue

Du *Times* :

Les Allemands se préparent à soutenir une longue guerre.

Les réduire par la faim sera difficilement possible, car s'ils peuvent manquer de blé et d'œufs, il y a abondance d'autres vivres, et nous ne devons pas oublier que l'Allemagne est le plus économe et le moins exigeant de tous les pays d'Europe. De plus, ne perdons pas de vue tout ce qu'on peut obtenir de la pomme de terre, que l'Allemagne récolte plus que n'importe quel pays au monde.

Les Turcs aussi inventent des histoires

Du *Daily Mail* :

Les communiqués officiels émanant du quartier général turc sont évidemment inspirés de la tactique adoptée par les quartiers généraux allemands et autrichiens.

La voie des « dieux de la guerre » fait partout entendre des victoires et un butin inénombrable. Si tout cela est vrai, on se demande pourquoi les trois armées ennemies n'ont pas encore envahi la Russie?

Par exemple, les communiqués gardent le silence sur la conquête de la Galicie, la prise de Bayazid et la victoire des lacs Mazuriens.

Quant à la flotte russe, d'après les mêmes nouvelles des mêmes sources, elle fuit, poursuivie par le *Geben*, dont la vitesse est pour ainsi dire unique au monde.

Empereur de l'Europe !

Du *Daily Mail* :

Une infirmière de la Croix-Rouge française, prisonnière et déportée en Allemagne, vient de retourner en France, après trois semaines de captivité à Hanovre.

Un major allemand prévint l'infirmière que c'était le prince Eitel, fils du kaiser, et ajouta que le prince était particulièrement peiné des dommages causés dans le nord de la France, car ce pays lui était destiné.

L'infirmière nous assure avoir vu à Hanovre des affiches portant : « Guillaume II, empereur de l'Europe ». Elle raconte que, parmi les militaires en traitement, se trouvait un officier avec une légère blessure à la jambe, qui était l'objet d'attentions spéciales.

La Guerre anecdotique

A la manière de Ravachol

De la *Presse* :

La nuit est venue froide et tranquille. Entre quatre fantassins qui l'encadrent, baïonnette au canon, un officier allemand, blond et de haute taille, attend paisiblement l'interrogatoire qu'il a sollicité. C'est, s'il faut l'en croire, un enfant de Metz, qui s'est volontairement rendu par amour de la France, qu'il n'a jamais cessé de chérir en son cœur de véritable Lorrain. Il a de graves révélations à faire, car il vient de là-bas, en Belgique, et il n'ignore rien de tous les préparatifs qui ont été ordonnés par le grand état-major allemand, à Ostende et à Gand, aussi bien qu'à Bruxelles. Son seul désir est de les communiquer à l'état-major français, et d'être enrégimenté ensuite dans la légion étrangère pour défendre la France, sa seule patrie. Les Prussiens, en 1870, ont tué son grand-père et il veut le venger.

Le regard de cet officier semble loyal, et la plus grande franchise règne dans ses accents. Pourquoi mettrait-on sa parole en doute ?

Déjà, un jeune lieutenant français, après avoir longuement conversé avec lui, est allé prévenir le général, qui ne se hâte point de l'entendre, et cette attente, qui se prolonge, crispe par instant le visage de l'Allemand, qui, d'un geste qui a été apprécié, a rendu spontanément toutes ses armes.

Cet ennemi, d'ailleurs, semble être sympathique à peu près à tous ceux qui l'entourent. Sauf, cependant, à un vieux capitaine de zouaves, venu tout exprès du Maroc pour combattre l'Allemand exécuté, et à qui ce Lorrain ne dit rien de bon. Aussi s'en est-il constitué, sans en rien dire à personne, le vaillant gardien.

Le général vient de donner l'ordre d'introduire le prisonnier. Ce dernier, toujours calme, a jeté un coup d'œil rapide sur les brillants officiers qui l'entourent, et cette imposante réunion semble avoir fait monter jusqu'aux bords de ses lèvres minces un sourire satisfait qui n'est point passé inaperçu du vieux capitaine de zouaves, plus méfiant que jamais.

L'officier allemand raconte son histoire et proclame bien haut le culte qu'il a toujours eu pour la France. C'est bien volontiers qu'il est là, et sa seule pensée, en se laissant prendre, a été de remettre à l'état-major français les documents précis qu'il s'est procurés sur les nouvelles défenses dont les Allemands ont entouré les principales villes de la Belgique : Bruxelles, Liège, Gand, Ostende et Namur. En retour, il ne demande qu'une chose : être incorporé dans la légion étrangère pour aller combattre ceux qui l'ont tant fait souffrir.

Et, tandis qu'il parle, l'officier allemand laisse tomber son bras droit, qui s'allonge vers la poche du pantalon, tandis que, placé tout à fait derrière lui, notre capitaine de zouaves ne perd aucun des mouvements de celui qu'il considère plus que jamais comme un boche.

— Ces documents, interroge le général, où sont-ils ? Les avez-vous sur vous ?

— Certainement, mon général, et vous allez les connaître.

Mais, au moment suprême où la main du Lorrain va atteindre la poche, deux bras nerveux le paralysent, et le capitaine de zouaves, d'une voix altérée, s'écrie :

— Par grâce, qu'on le fouille.

En vain, l'officier grince des dents et se débat : déjà quatre officiers l'entourent, et le capitaine, triomphant, extrait de dessous le manteau de l'espion maudit une bombe destinée à faire sauter l'état-major français.

Un quart d'heure après, contre le mur d'une vieille grange, l'officier prussien était fusillé, et c'était là l'épilogue de la sanglante affaire de Tracy-le-Val.

Un concert sur le front

Le docteur Vaugien, du régiment de marche de spahis, adresse à l'*Echo d'Oran* une lettre dont détachons les lignes suivantes :

Hier, nous étions arrivés pour cantonner dans un petit village à 5 kilomètres de la ligne de feu. Nous avons trouvé ce village occupé par de l'infanterie qui ne devait le quitter que vers 11 heures du soir. Nous dûmes donc nous mettre en bivouac pour attendre. Tout se fit rapidement : installation des chevaux, distributions, cuisine, etc.

Vers 8 h. 1/2, le dîner était achevé. Il vint alors à l'idée de quelques officiers et de quelques hommes de s'amuser un peu. Immédiatement la flûte arabe fut exhumée du paquetage. Les flûtes en roseau du départ étaient perdues ou brisées. Les flûtistes en ont fait avec les morceaux de lances métalliques de uhlands trouvés dans les champs. Le tableau était superbe. Au milieu d'un grand cercle où brûlaient deux feux, les musiciens avaient pris place, flûtistes et guellalis, qui se servaient de leurs bidons individuels comme de tambourins. Au premier rang, quelques officiers et sous-officiers ; autour, des hommes assis ou debout, et surtout beaucoup d'hommes de l'infanterie que ce spectacle étonnait. Le tout éclairé par un superbe clair de lune.

Au milieu du cercle, chanteurs et danseurs se succédaient au milieu des applaudissements des assistants. Tout le monde était content et de bonne humeur, et, sans le bruit du canon qui mêlait sa voix à la musique, on se serait cru à une fête arabe donnée chez un caïd. La fête ne prit fin qu'au moment où l'on rentra au cantonnement.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur de *Excelsior*, 88, Champs-Élysées, Paris.

Une visite à nos soldats dans les tranchées de première ligne



LA "TOITURE" D'UNE TRANCHÉE



L'OBSERVATEUR DE LA TRANCHÉE



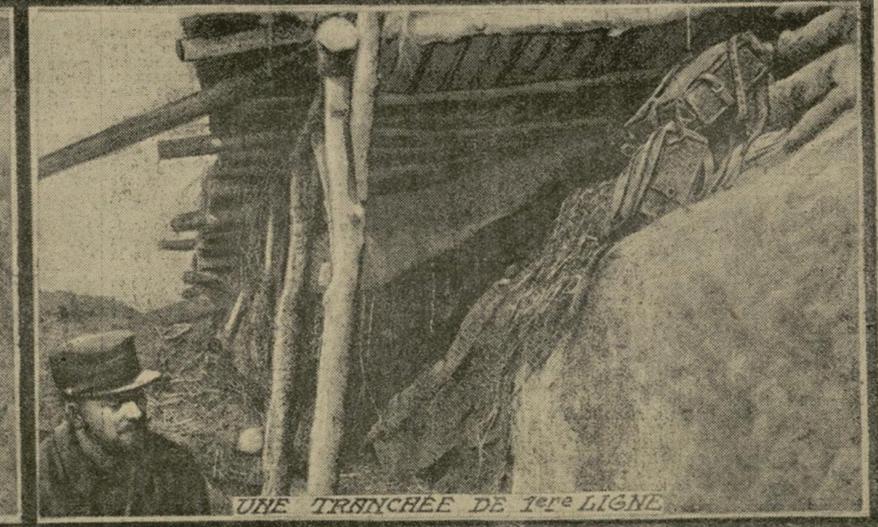
TRANSPORT DE TREILLAGE



LA CORVÉE DE TERRASSEMENT



UNE DISTRIBUTION DE CHOCOLAT



UNE TRANCHÉE DE 1^{re} LIGNE



LE COUP DE FEU



LA SENTINELLE DE LA TRANCHÉE



SUR LE SEUL DES ABRIS

La plus grande activité règne dans les tranchées et surtout dans celles de première ligne. On se hâte de renforcer les abris, on poursuit rapidement l'installation des postes d'observation, et tous ces travaux sont exécutés par nos vaillants soldats, toujours gais et alertes. Voici plusieurs scènes prises, il y a trois jours, dans une partie des retranchements du Nord.

Ayuntamiento de Madrid

La bataille des Flandres est un succès pour nos troupes

« Elle est la continuation, le prolongement et la consécration de la victoire de la Marne. »

Le Bulletin des armées publié dans son numéro du 25 novembre le document suivant :

A l'heure où des résultats sont nettement acquis, le moment est venu d'établir le bilan des six dernières semaines. Il peut se résumer ainsi : le formidable effort tenté par les Allemands pendant cette période, d'abord pour tourner notre gauche, ensuite pour la percer totalement, a échoué.

Par cet effort, l'ennemi a essayé de reparer ses défaites de la Marne; il n'a fait qu'ajouter un échec à son échec de septembre.

Cependant, pour nous déborder suivant sa vieille méthode, l'état-major allemand n'avait rien négligé; sur la partie du front qui s'étend de la Lys à la mer, il avait massé, du début d'octobre au début de novembre, quatre corps de cavalerie et deux armées comprenant ensemble près de quinze corps d'armée.

Les chefs : Kronprinz de Bavière, général de Fabeck, général de Deimling, duc de Wurtemberg, pour exalter le moral des troupes, ont multiplié les appels et les exhortations.

Nous avons trouvé leurs ordres sur des officiers morts ou prisonniers. Tous concordent. Il s'agissait d'une action décisive contre la gauche française; il s'agissait de percer sur Dunkerque ou sur Ypres, car disait l'un de ces ordres, le coup décisif reste encore à frapper, et décisive doit être la percée.

L'EMPEREUR ETAIT LA

A tout prix et en toute hâte, on veut obtenir une décision sur le théâtre occidental des opérations avant de se retourner contre l'adversaire de l'Est.

Au surplus, l'empereur est là, pour animer ses soldats de sa présence. Il a annoncé qu'il veut être à Ypres le 1^{er} novembre, et tout est préparé pour qu'à cette date soit proclamée l'annexion de la Belgique; en somme, tout est prévu, tout, sauf la victorieuse résistance des armées alliées.

Pour rendre la résistance possible nous avons dû opposer à l'ennemi des forces sinon égales aux siennes, du moins suffisantes. Or, quelle était, au commencement d'octobre, la situation?

L'armée belge sortait d'Anvers intacte, mais trop éprouvée pour pouvoir participer à une manœuvre; l'armée anglaise quittait son front de l'Arne pour aller opérer dans le Nord; les transports et débarquements exigeaient de longs délais; l'armée du général de Castelnau ne dépassait pas, par sa gauche, le sud d'Arras; l'armée du général de Maud'huy s'étendait de ce point au sud de Lille; plus loin, nous avions de la cavalerie, des territoriaux, des fusiliers marins.

Ce n'était pas assez pour que le général Foch, appelé par le général Joffre au commandement des armées du Nord, pût briser la volonté de l'ennemi. Des renforts lui furent donc envoyés. Depuis, ce fut, pendant trois semaines, le règne du chemin de fer et de l'automobile. Nuit et jour, des troupes roulaient. Elles arrivèrent à temps. Divisions et corps d'armées, moins nombreux que ceux de l'ennemi, mais animés d'un admirable esprit, s'engagèrent à peine débarqués. Un mois durant, ils furent au front.

Vers le 20 octobre, le front se déterminait ainsi : de Nieuport à Dixmude, une de nos divisions d'infanterie et nos marins tenaient la ligne du chemin de fer, tandis que l'armée belge se réorganisait en arrière; au sud de Dixmude, nous étions installés sur le canal; puis notre ligne s'éloignait vers l'Est, dessinant, en avant d'Ypres, un vaste demi-cercle occupé par quatre corps d'armée français et par un corps anglais.

La ligne descendait ensuite vers le Sud, de Messines à Armentières, formant deux secteurs tenus, le premier par le reste de l'armée anglaise, le second par nous.

L'OBJECTIF ALLEMAND

L'attaque allemande tendit d'abord à enlever Dunkerque, à atteindre Calais et Boulogne, à nous envelopper, à couper les communications directes de l'armée britannique avec la mer. Toute l'artillerie lourde amenée d'Anvers était là, prête à s'employer de nouveau.

Dès le 3 novembre, l'attaque était repoussée. Du chemin de fer, nous marchions vers l'Yser, refoulant l'ennemi qui avait réussi à passer sur la rive gauche, noyant ses arrière-gardes sous l'inondation. On peut voir encore près de Ramskapelle les canons allemands enfoncés dans la boue et les cadavres à demi submergés.

Alors, l'ennemi, ne pouvant tourner, essaya de percer, et ce fut la bataille d'Ypres, bataille furieuse, acharnée, où l'armée allemande lança ses unités par masses profondes, sans souci des pertes, sacrifiant tout au but, pourvu que ce but fût atteint.

Il ne l'a pas été. Pendant près de trois semaines, nous avons subi des assauts répétés, précipités, frénétiques; tous ont été repoussés.

Notre front, avec sa forme circulaire, n'était pas facile à tenir, nous l'avons cependant conservé.

Le 30 octobre, les troupes anglaises, la cavalerie notamment, avaient dû reculer de quelques centaines de mètres devant l'effort puissant de l'ennemi; nos troupes, contre-attaquant en même temps que celles de nos alliés, ont rétabli la barrière inviolable qui fermait les accès d'Ypres.

Ce qu'ont fait à nos corps d'armées, en union étroite avec le corps anglais qu'ils encadraient, est digne des plus belles pages de l'histoire militaire.

Après avoir rappelé les opérations du 12 au 16 novembre, le Bulletin ajoute :

Le 15, les attaques se ralentissaient et notre position, d'imprenable, devenait inexpugnable.

Ce résultat a été obtenu par l'armée de Belgique, sous les ordres du général d'Urba, avec la participation des

armées des généraux de Maud'huy et de Castelnau, ces trois armées constituant le groupe d'armées du général Foch.

Les deux dernières ont brillamment contribué à notre succès en repoussant toutes les attaques dirigées contre elles et en enlevant, de l'Oise à la Lys, plusieurs positions importantes.

LES PERTES ALLEMANDES

Les pertes des Allemands ont été considérables. Elles dépassent certainement 120.000 hommes. Dans certaines tranchées, d'une longueur de 1.200 mètres, on a trouvé plus de 2.000 cadavres, et l'on sait, cependant, que les Allemands, toutes les fois qu'ils le peuvent, enlèvent leurs morts du champ de bataille.

Des pertes aussi grandes s'expliquent, d'ailleurs, par une circonstance particulière. Si, pendant trois semaines, les Allemands ont attaqué en masses profondes, c'était la conséquence forcée de la constitution récente de plusieurs corps d'armée.

La nombreuse artillerie que nous avons groupée au sud d'Ypres ouvrit dans ces masses des brèches sanglantes.

Tout cela marque l'importance de notre succès; sa grandeur prend une signification singulièrement frappante, si l'on songe que les Allemands eux-mêmes ont toujours regardé la percée sur Ypres comme décisive.

En brisant leur offensive nous leur avons infligé la plus humiliante des déceptions.

LES RESULTATS OBTENUS

Nous avons, d'autre part, obtenu des résultats dont il n'est pas inutile de signaler l'importance.

Les voici : l'armée belge étant rejetée hors de son territoire, Guillaume II non seulement réalisait son projet de proclamer à Ypres l'annexion de la vaillante nation, mais il était autorisé à se glorifier de l'avantissement de l'un au moins de ses adversaires : cette double satisfaction lui a été refusée.

Si Dunkerque, Calais et Boulogne avaient été pris, l'Angleterre eût été gênée dans ses communications avec son armée du continent.

La France, enfin, en maintenant inviolable, de la mer à Arras, le front de ses armées, a pris contre un retour offensif de l'ennemi sur Paris la meilleure et la plus efficace des garanties.

Le succès remporté dans les Flandres et dont les troupes françaises ont porté le poids principal, est donc la continuation, le prolongement et la consécration de la victoire de la Marne.

La gloire de ce succès revient à nos chefs et à nos soldats. Il est désormais démontré, par les faits, que notre commandement lit dans le jeu du commandement allemand; il est prêt partout et toujours, non seulement à la parade, mais encore à la riposte.

LA FRANCE N'EST PAS ECRASEE

Le Bulletin note ensuite les succès de nos alliés russes et conclut :

Le plan allemand, celui de von der Goltz, de Bernhardi, de Falkenhayn, c'était, on l'a rappelé souvent, d'écraser la France en trois semaines et de se retourner contre la Russie.

Or, voilà que touche à sa fin le quatrième mois de la guerre, et la France n'est pas écrasée.

Tout au contraire, elle n'a, depuis le 6 septembre, enregistré que des succès, malgré l'accumulation réalisée contre elle d'une masse de troupes représentant plus de cinquante corps d'armée.

Ces cinquante corps d'armée, il faut dire et redire — car telle est la vérité, et cette vérité est notre honneur — qu'ils sont tous encore devant nous; quinze corps d'armée allemands, réunis à la presque totalité des forces autrichiennes, font face à la Russie.

On ne saurait trop répéter que depuis le 6 septembre, la masse formidable qui nous assaille n'a pu, quelle que soit sa valeur, nous faire fléchir nulle part; bien au contraire, sur beaucoup de points, elle a reculé sous la poussée de notre effort.

Le petit timbre-poste pour les soldats

On sait que l'administration des Postes met en vente un timbre-poste de 15 centimes, dont 10 centimes vont à l'affranchissement et 5 centimes profitent à la Croix-Rouge.

Voici les premiers résultats de cette vente, que nous sommes heureux de pouvoir faire connaître au général public à qui nous les devons :

La vente du petit timbre à 15 centimes a rapporté :

Pendant les quinze derniers jours d'août...	30.000 fr.
Pendant le mois de septembre.....	90.000 »
Soit en six semaines.....	120.000 fr.

Ce total, qui sera partagé entre les trois sociétés de la Croix-Rouge, leur permettra d'étendre leur action et viendra en aide à leurs efforts.

En septembre seulement, le timbre ayant rapporté 3.000 francs par jour, et la journée d'un malade revenant environ à 4 francs, c'est donc 750 soldats qui, chaque jour, ont pu être pansés, soignés et bien soulevés grâce à la générosité des acheteurs.

Les résultats obtenus sont beaux, mais il les faut plus beaux encore.

Tous ceux dont les enfants, les maris ou les frères, les parents sont à l'armée voudront bien faire connaître ce timbre et aider ainsi à sauver des vies si précieuses.

Comment sont traités les prisonniers allemands en France

Un rapport officiel en réponse aux allégations allemandes

BORDEAUX, 24 novembre. — Le ministère des Affaires étrangères communique le rapport suivant :

Le Berliner Lokal Anzeiger et plusieurs autres journaux allemands ont publié des articles visant de prétendues incorrections qui se commettraient dans les camps de prisonniers allemands en France, à Blaye et à Pau, et la Croix-Rouge française en ayant été informée, m'a chargé de rechercher les motifs de ces accusations.

J'ai soumis l'article du Berliner Lokal Anzeiger du 29 octobre 1914 à un des principaux officiers allemands, le lieutenant Benzler Félix, du 16^e dragons de Hanovre, fils d'un médecin-inspecteur général de l'armée allemande, district de Cassel, interné à Blaye. Il a opposé un démenti catégorique et s'est empressé de me le remettre par écrit sous sa signature.

J'ai questionné de même trente-cinq sous-officiers internés à Blaye, qui vivent avec les soldats, leur font exécuter les consignes et sont au courant de ce qu'ils font et disent. La réponse fut la même : démenti formel. Ils n'ont connaissance d'aucune plainte à ce sujet et reconnaissent toucher leurs mandats conformément aux règlements, sans avoir jamais été l'objet de pression ou de sollicitation dans un sens quelconque.

Au surplus, le service des mandats est organisé de telle manière qu'il ne peut y avoir aucun préjudice commis à l'égard des prisonniers. Il est l'objet du contrôle de la part des officiers et est organisé de telle manière qu'il ne peut se produire aucun détournement. Le travail matériel de ce service est exécuté par deux soldats allemands, sous les ordres d'un officier français. Ce sont les nommés : Leckel, sergent-major du 116^e d'infanterie, et Wognet Hubert, du 12^e d'infanterie.

A noter que ce service de mandats est opéré de la même façon dans tous les dépôts, conformément aux règlements ministériels, sauf quelques détails secondaires tenant à l'interprétation de textes.

A Pau, comme à Blaye, je me suis assuré moi-même que les allégations susvisées étaient sans fondement. Les sous-officiers allemands chargés de la direction des prisonniers m'ont remis, après avoir lu l'article dont il s'agit, une déclaration signée par eux et lui opposant un démenti formel.

A. D'ANTHOUD.

Ministre plénipotentiaire en disponibilité, représentant la Croix-Rouge auprès des dépôts de prisonniers de guerre, agréé par le ministre de la Guerre.

Les blessés allemands qui peuvent retourner sur le front

AMSTERDAM, 24 novembre (Dépêche de l'Information). — Le Nieuwe Rotterdamse Courant apprend de Sluis que, durant les trois derniers jours, de nombreux trains remplis de troupes fraîches sont arrivés à Bruges et à Gand, venant de l'Est.

Les mésaventures de deux curés-doyens

L'invasion du Santerre, en Picardie, a failli compromettre, pour deux curés-doyens du clergé picard, les plus graves inconvénients, en particulier celui d'être fusillés par les Allemands.

La mésaventure du curé-doyen de Rosières a déjà été narrée. M. le chanoine Dourlens est fier de l'horloge qui, dans son clocher tout neuf, donne l'heure aux habitants de Rosières. Comme une simple horloge ordinaire, celle de Rosières s'était arrêtée et les habitants s'en plaignaient. Sans penser au voisinage tout proche des Allemands — c'était au début des hostilités dans la Somme — le doyen grimpa dans le clocher avec deux gamins, remonta le mouvement, fait tourner les aiguilles, fait sonner l'horloge pour la mettre à l'heure. Les Allemands ne doutèrent pas un instant que ce fût là un signal destiné aux troupes françaises. Comme ils étaient maîtres de Rosières, ils vinrent arrêter le doyen, qui fut conduit entre des soldats en armes jusqu'à Piennes, dépouillé de ses vêtements et attaché à un arbre. M. le chanoine Dourlens eut sa dernière heure venue et recommanda son âme à Dieu. Mais un officier bavarois qui passait, voyant les habits en tas au pied de l'arbre, s'arrêta et interrogea le prêtre. Celui-ci put enfin s'expliquer et retrouva la liberté.

La mésaventure survenue le 25 septembre à M. l'abbé Couvreur, doyen de Nesle, est, si l'on veut dire, plus stupide encore. Comme on se battait aux abords de la petite ville, elle aussi dans la zone des troupes allemandes, le curé refusa la clef du clocher à un certain nombre de jeunes curieux qui voulaient voir le coup d'œil de haut. Pour être bien sûr que ses ordres ne seraient pas enfreints, le curé-doyen mit la clef dans sa poche. Son étonnement fut grand de voir le lendemain des soldats allemands venir l'arrêter pour avoir laissé installer des gucteurs dans le clocher de son église. Il protesta de sa parfaite innocence, indiqua les précautions qu'il avait prises. Mais les Allemands n'en démordirent point. Ils avaient découvert à la jumelle les gucteurs : ils étaient quatorze. C'étaient les curieux, simplement, qui, ne pouvant avoir la clef du curé, s'étaient rabattus sur celle du bedeau. Moins heureux que son collègue de Rosières, le doyen de Nesle ne put prouver son innocence absolue. Il a été emmené en captivité en Allemagne, à Cassel, où il se trouve actuellement.

La Vie Féminine

"Je maintiendrai"

« Est citée à l'ordre de l'armée, Mlle Emilie Duvinage, intérimaire des postes et télégraphes. » Après le départ prématuré de la receveuse de son bureau, n'a quitté son poste que deux jours après, sous le feu de l'attaque des Allemands qui ont occupé le village, et a rejoint son poste quatre jours plus tard, en même temps que les premiers éléments français reparaissent. »

Elles sont toutes comme celle-là, à la lisière des régions envahies. Dès que le canon se tait, dans les villages détruits, d'humbles femmes se glissent derrière nos soldats, rouvrant les boutiques à l'abri d'un pan de mur branlant, parmi les ruines et sous la menace constante des obus.

Ailleurs, ce qui fut la veille un champ de bataille après avoir été aux jours de paix le champ des moissons se repeuple de paysannes courbées sur les jachères éventrées par la mitraille et versant la vie des semences au creux des sillons labourés par les engins de mort.

C'est leur manière à elles de défendre la terre que de lui rendre sa fécondité pendant que les hommes dont elles font l'ouvrage la disputent à l'invasion. Sublime émulation d'intrépidité virile entre ceux qui se battent et celles qui sont restées au foyer pour en entretenir la flamme! Chez les unes et chez les autres, même insouciance du danger, égal mépris de tout ce qui n'est pas la sauvegarde du sol sacré. Ah! comme ces petites gens, ces terriennes ressemblent peu aux médiocres, aux instinctifs, aux sournois avares et brutaux de la convention romantique et quelle réparation leur est due par les futurs écrivains pour s'être révélées dignes de leur race grande et glorieuse!

Il y a mieux à faire pour le moment que de camper en un portrait définitif le type de la paysanne héroïque. Il faut la proposer en exemple à toutes les femmes de France.

Nos provinces tranquilles, aussi bien que les pays ravagés par l'ennemi, ont à se protéger contre une menace de mort. Ce n'est pas seulement la mort tragique sous l'averse des shrapnells. C'est la mort sans beauté dans l'engourdissement : affaires suspendues, agriculture en sommeil, commerce et industrie paralysés. Les bras qui vivifiaient la terre ou enrichissaient la production nationale, les cerveaux sur qui reposait la marche compliquée des transactions, travailleurs, ouvriers, commerçants, la plupart ont abandonné la besogne journalière qui assurait la vie de la France. Va-t-on la laisser périr ou se contentera-t-on de prolonger son agonie avec les tisanes du moratorium?

Eh bien! tandis que les hommes contiennent au loin l'avance du barbare, c'est aux femmes de prendre leur place devant la charrue, au comploir, même à l'usine. C'est à elles de ranimer d'un vigoureux effort la vitalité économique dans les parties intactes du territoire, jalouses de la vaillance avec laquelle leurs sœurs de la frontière ressuscitent la vie partout où la dévastation vient d'accomplir son œuvre.

Il n'y aura pas de frivolités ou de défaillances pour invoquer la faiblesse du sexe, au pays de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette, où tant de femmes regrettent de ne pouvoir être admises parmi les combattants. Leur fièvre guerrière peut se donner libre cours dans l'étroite et magnifique collaboration qui leur est offerte avec l'armée française, puisqu'il s'agit, sur le front et à l'intérieur, du salut de la patrie. Si elles la rendent prospère, en même temps que nos soldats la rendront inviolable, est-ce que le même laurier de victoire ne sera pas dû aux filles comme aux fils de notre France bien-aimée?

En attendant les jours de gloire, l'antique chevalerie renaît de ses cendres et personne n'en est exclu. A grands coups d'épée, dans chaque famille, si obscure soit-elle, les hommes sont en train de sculpter leur blason. Aux femmes d'y graver la devise au burin de leur effort patient : « J'ai maintenu. »

Jean Méléne.

Réponse aux femmes allemandes

De la Métropole d'Anvers :

Les femmes allemandes n'ont point les mêmes sentiments de douceur et de bonté que les autres femmes. Filles de brutes, elles ne peuvent connaître la bonté exquise de la femme digne de ce nom. Alors que le cœur de toute vraie femme saigne devant toutes les horreurs de la guerre, on en a vu, parmi les Allemandes, composer des poèmes de haine et témoigner dans des lettres qu'elles adressaient à des soldats de sentiments

qu'on est étonné de trouver exprimés par des femmes. L'encouragement au vol et à la piraterie est une chose qu'une femme aimant son foyer ne peut concevoir. Or, c'est une antienne que l'on entend revenir dans beaucoup de lettres : « J'ai bien reçu les fourrures que tu m'as envoyées, tâche de voler ce collier de perles que nous avons vu rue de la Paix, etc. »

Ces dames vont bientôt recevoir les 700 pianos qui étaient en gare de Malines... Quelle joie quand elles sauront qu'autant de foyers belges en ont été dégaris!

Mais on reste stupéfait quand on apprend que ces mêmes dames ont osé adresser aux femmes des pays neutres un pamphlet intitulé : « Une explication et une prière », où elles ont l'audace de démentir les excès et les cruautés de leurs soldats et de dire que ce sont nous, les Belges, ou bien les Russes qui les avons commis!

Ça et là

Voici venir Noël.

Au gui l'an neuf! s'écrient gaiement les petits enfants, car c'est leur fête à eux, fête espérée avec une impatience toujours nouvelle, objet de tant de convoitises, mirage merveilleux!

Si les tristesses d'une guerre ne nous permettent pas de célébrer aussi joyeusement que les années précédentes la fête traditionnelle, il faut qu'elle soit au moins, pour les enfants pauvres, pour les petits réfugiés, une époque de joie et d'allégresse qui leur fasse oublier toutes les privations endurées, toutes les souffrances éprouvées. Il faut qu'elle soit pour les personnes charitables une fête de bonté et de charité.

Il appartenait à la Vie Féminine de prendre une initiative que tout le monde approuvera, en organisant un immense arbre de Noël où, durant plusieurs jours, il sera distribué des quantités de jouets pour leur plus grand plaisir, des vêtements bien chauds et d'autres objets utiles.

N'oublions donc pas d'apporter chacun notre modeste obole pour procurer à ces enfants quelques moments heureux, pour avoir le plaisir de contempler leurs yeux ravis et la satisfaction d'une bonne action.

Toutes les personnes qui voudraient bien, dans la mesure de leurs moyens, contribuer à l'extension de cette œuvre charitable, n'auront qu'à faire parvenir à la Vie Féminine, dont la reconnaissance leur est déjà acquise, les dons en nature ou en espèces.

Les plus belles étrennes.

Ne la trouvez-vous pas touchante, cette lettre, délicate dans sa simplicité, où le préfet de la Creuse demande à tous les enfants des écoles de son département de lui apporter chacun un gros sou pour acheter des étrennes à ceux qui sont à la guerre?

Vous, les petits et les petites, leur dit-il, qui ne savez qu'applaudir en pensant à leur ténacité victorieuse et leur écriture de belles lettres bien gentilles, outre les vœux que vous dictez votre petit cœur, vous pouvez faire un geste qui les toucherait plus que tout au monde : leur envoyer des étrennes. Dites à ceux qui vous entourent, à votre chère maman, à votre vieux grand-père, à un bon ami des vôtres, que si vous travaillez bien, cela mérite récompense et que vous n'en souhaitez pas de plus belle qu'un gros sou pour envoyer des étrennes aux soldats.

Cette généreuse initiative touchera tous les cœurs, et nous ne doutons pas que les « fiers petits Marchois » et les « gentilles Creusoises » n'amassent rapidement un vrai trésor constitué par le gros sou des écoles.

De tous les hameaux, de toutes les communes, de toutes les villes arriveront des gros sacs, et, avec tous ces sacs réunis, on pourra acheter pour les papas et les grands frères les plus belles étrennes qu'ils aient jamais reçues, car elles viendront de leurs petits enfants, qui leur souhaitent une bonne et glorieuse année.

M^{me} Miss.

Une courageuse Anglaise, qui est en même temps une intrépide sportswoman, Mme Miss, s'est mise à la disposition de l'armée belge comme infirmière et rend de très précieux services dans la périlleuse mission qu'elle s'est assignée.

Mme Miss, au volant de son auto, une très confortable limousine, fait la navette entre les avant-postes de l'armée et l'arrière pour y transporter les blessés, qu'elle va ramasser dans les tranchées, sous le feu de la mitraille. Déjà, à plusieurs reprises, elle a frisé la mort de très près, mais elle n'en continue pas moins son dangereux service.

Quand le célèbre leader belge Vandervelde a été sur le front pour apporter aux troupes sa réconfortante parole, c'est Mme Miss qui s'est offerte pour le conduire, et la confiance du ministre est le plus bel éloge qu'elle ait pu espérer.

LA PLUME AU VENT.

Communiqués

Pour les employées, artistes et professeurs. — Entre toutes les femmes à qui la guerre a fait perdre leur gagne-pain, les employées, les artistes, les professeurs sont, sans contredit, les plus à plaindre.

Aussi une salle à manger de famille fut-elle ouverte 107, faubourg Saint-Honoré, il y a deux mois, à l'intention des femmes isolées; d'excellents repas leur y sont servis moyennant 0 fr. 50.

Cette cantine distribue quotidiennement cent repas, grâce à la bienveillance de M. Ditté, notaire, qui a reçu d'un de ses clients, M. Michau, la somme de 5.000 fr. pour l'employer à une bonne œuvre de son choix.

L'esprit de Paris aux moments de crise

Partout, à l'étranger, on admire l'esprit de Paris.

Cette ville frivole représentée ces temps derniers en de perpétuelles fêtes, en figurations coûteuses, en séances de tango, a subitement changé, et donne le plus admirable exemple de patience et de force. Les femmes, surtout, ont surpris, trouquant brusquement le sceptre du plaisir pour le crochet ou l'aiguille, délaissant le luxe pour la blouse ou la coiffe marquées d'une croix rouge.

La Parisienne méritait une autre réputation que celle qu'on lui faisait : elle le prouve aujourd'hui. C'est la troisième fois que pareil événement se produit : au dix-septième siècle, pendant et après la Révolution, en 1914... Trois périodes de haute culture intellectuelle, artistique, où les femmes ont brillé; trois périodes finissant par une conflagration générale, avec des fortunes diverses...

Quelle conclusion en tirer au point de vue féminin? Aucune, évidemment, sinon une quasi-certitude que la balance d'un peuple ne doit pas l'emporter trop lourdement du côté de l'ultra-civilisation. Aussitôt, quelque poids volumineux lancé dans l'autre plateau détruit pour un temps l'édifice intellectuel.

Au dix-septième siècle, l'étoile féminine brilla d'un incomparable éclat, l'Académie de peinture ouvrit ses portes aux artistes femmes; Mme de Maintenon tint pendant plusieurs années, en ses dévoties mains, les rênes de la royauté, les lettres comptèrent des noms illustres et la folie littéraire poussa Molière à porter au théâtre les abus excessifs où chaviraient ces dames. Précieuses ridicules, Femmes savantes marquent suffisamment la tendance funeste vers laquelle on marchait. Sans doute, l'auteur le dit lui-même, ces pièces étaient destinées « à n'être vues qu'à la chandelle », mais elles n'en reflètent pas moins l'esprit général d'un moment. Tandis qu'une partie de l'escadron féminin trouvait indigne de son courroux

D'être abaissé sans cesse aux soins matériels, Au lieu de se hausser vers les spirituels,

une autre fraction sombrait dans la démence des ajustements. Moralistes, prédicateurs annonçaient une terrible punition châtiante de tels débordements. La débâcle arriva, la France, fatiguée, dut se restreindre, les armées françaises guerroyant contre des multiples ennemis absorbèrent les finances de l'Etat. L'initiative privée vint combler le déficit. Belles argenteries de famille, bijoux, pierreries, prirent le chemin de la Monnaie, et les femmes, assagies, défirent courageusement leurs précieuses broderies afin d'en extraire l'or et l'argent qui en composaient la splendeur.

A Saint-Cyr, on travailla pour les layettes d'enfants pauvres, Mme de Maintenon elle-même vint réveiller le zèle de « ses chères filles » par de petits sermons sur la beauté de l'humilité, de la simplicité, des labeurs journaliers, et les fêtes coûteuses n'eurent plus leur vogue d'antan!

Cette ère de sérieux dura peu, sans doute : le roi mourut et les extravagances recommencèrent! Mais il fallut attendre un assez long moment pour retrouver la souveraineté féminine, artistique et littéraire.

Ces fameux bureaux d'esprit, ces dîners du lundi, ces salons où ce que Paris comptait de sommités, d'intelligences et de talents se groupait autour de la maîtresse de la maison, n'eurent leur véritable éclat qu'au second quart du dix-huitième siècle.

Alors, la femme fut souveraine! Mme Vigé-Le Brun devint académicienne, Mme Doublet tint en échec la police, Mlle de Lespinasse écrivit d'adorables lettres et Mme du Deffand entretenait avec Walpole une correspondance qui fait encore la joie des raffinés.

Celles-là, et bien d'autres, formèrent un groupe délicat, au milieu des écarts d'une foule de têtes folles, dont s'inquiétaient les cours étrangères.

La Révolution arriva, terrible époque où la femme put montrer ce dont elle était capable; elle dépassa ce qu'on pouvait attendre d'elle! Arrière la frivolité, la faiblesse, l'inconduite ou même l'inconstance : la Parisienne se justifia, attendrissant parfois le bourreau, imposant silence, par son attitude, à la foule hostile qui suivait la charrette.

Arrivons maintenant à 1914.

Jamais peut-être nous n'avons été aussi maltraitées par l'opinion publique, la caricature et la presse! Quelques échantillons pris dans l'avant-garde serviront de modèle, et l'étranger, dont les yeux sont fixés sur la capitale, souriait ironiquement en parlant de la Parisienne.

Nos gloires littéraires, nos prix de Rome, nos noctesses, femmes peintres et sculpteurs étaient englobées dans la commune réprobation.

Qu'il regarde, maintenant, l'étranger, il ne sourira plus! Pour la troisième fois, il devra nous rendre hommage et reconnaître que la France met au cœur de ses filles un héroïsme qui grandit dans la tempête.

LA DERNIÈRE TOMBE



Depuis quelques jours, les champs de bataille du Nord sont recouverts de neige. Les tombes de nos braves soldats tués à l'ennemi disparaissent aujourd'hui sous une immense nappe blanche. A côté d'elles, cette terre fraîchement remuée indique l'endroit où repose maintenant un de ces héros, mort le jour même de notre arrivée sur le terrain.

QUELQUES "A-COTÉ" DE LA GUERRE



UN MOTOCYCLISTE TRANSMETTANT
UN ORDRE A UN AUTOMOBILISTE



UN GOUMIER "DE CORVÉE"



ENTREE DU VILLAGE DE C...



LA CORVÉE DE BOIS PRÈS DE LA LIGNE DE FEU

Derrière ceux qui combattent en toute première ligne, il y a aussi ceux qui assurent les services de liaison et de ravitaillement. Chauffeurs et motocyclistes sont, en effet, des auxiliaires précieux pour la transmission des ordres. Au cantonnement, les diverses corvées sont toujours exécutées avec diligence, malgré les intempéries si rudes en cette saison.

TRIBUNAUX

Une ambulance allemande en Conseil de guerre

Le premier conseil de guerre, présidé par le colonel Thiébaud, commandant la légion de gendarmerie de Paris, avait à juger, hier, une nouvelle affaire de pillages commis par une ambulance allemande. Cette fois, les pilars inculpés sont au nombre de cinquante et un : quarante-deux hommes et neuf femmes ; celles-ci sont des « Diaconesses », c'est-à-dire des dames religieuses protestantes.

Les inculpés sont assistés de M^{rs} Jacques Bonzon, Lucien Leduc, Zévaès, Panhar, Joseph Hanriot et Maurice Duplan.

Un sergent fait fonction d'interprète. Le commissaire du gouvernement est le commandant Requier.

Le 15 septembre dernier, l'ambulance faisant partie du 2^e corps d'armée allemand était capturée par nos troupes à Moillans, près de Péronne, où elle était installée dans une fabrique de tissage.

Le personnel de cette ambulance de campagne comprenait soixante-huit personnes, parmi lesquelles se trouvait l'aumônier Kampf. On les dirigea sur Vincennes comme prisonniers. Là, leurs bagages ayant été fouillés, on y découvrit de nombreux objets : lingerie, dentelles de Valenciennes, bijoux, objets d'art, tapis, etc., dont ils ne purent expliquer la provenance. L'enquête judiciaire établit que ces objets avaient été dérobés aux habitants de Péronne. Toutefois, l'aumônier Kampf et seize autres des inculpés bénéficièrent d'une ordonnance de non-lieu.

En raison du grand nombre des accusés, on avait dû, le box ne pouvant les contenir tous, en placer un certain nombre à la gauche du tribunal et d'autres à la barre des témoins. Les Allemands portent le costume réséda avec le liséré indiquant les différents grades. Les Diaconesses ont le costume noir avec le bonnet blanc tuyauté et attaché à l'aide de grands rubans noirs. Quelques-uns des accusés : Frédéric Fischer, aide-major de première classe, Wilhelm Schlus, infirmier-major, et Ferdinand Gollinski, sous-officier infirmier, paraissent assez déprimés, et ils s'expriment d'une voix sourde. Le docteur Rollin, capitaine à l'hôpital du 2^e corps d'armée, et le docteur Wohlfahrt, lieutenant-inspecteur d'état-major, sont moins abattus. Dans le paquetage du major Rollin, des statuettes anciennes, un christ en argent et une porte-monnaie avaient été découverts. Les statuettes ont été soumises à l'expertise de M. Marcou, inspecteur des monuments historiques, qui a établi que leur origine remontait au troisième siècle. Provenant de la vente, en 1883, de la collection Camille Lécuyer, elles faisaient partie des collections du musée de Péronne, où elles ont été enlevées. Le christ, en argent massif et finement ciselé, est d'origine moderne, et on ne sait encore sa provenance. Quant au porte-monnaie, il était encore porteur de son étiquette, celle d'un magasin de Cambrai.

Interrogé, le docteur Rollin, dont les ancêtres huguenots d'origine champenoise avaient dû quitter la France après la révocation de l'édit de Nantes, déclare qu'il fut le premier surpris lorsque, à Vincennes, on découvrit dans son paquetage les statuettes et les autres objets.

« J'ignore, dit-il, qui les y a placés, ainsi que celui qui les a volés. »

Le docteur Wohlfahrt suppose que c'est son ordonnance qui a placé dans sa cantine les pièces de dentelles qui y ont été trouvées. Il dit avoir passé quinze jours à Péronne chez un M. Martel, chez lequel la lingerie et les dentelles étaient en grande quantité.

« Très vraisemblablement, ajoute-t-il, mon ordonnance a agi par erreur. J'ai tout ignoré. Je suis officier allemand, et jamais un officier allemand ne fait sa cantine lui-même. »

Cette déclaration lui vaut une réplique du président : « Les officiers français veillent eux-mêmes à la confection de leur cantine, parce qu'ils veulent qu'elle soit bien faite et à leur gré. »

Les « Diaconesses » sont également interrogées. Elles déclarent que ce sont les sœurs de charité françaises qui leur ont donné les serviettes, les mouchoirs et autre lingerie trouvés en leur possession.

M^{rs} Jacques Bonzon, qui les défend, a donné lecture d'une lettre de la supérieure des « Filles de la Charité », de Péronne, qui félicite les « Diaconesses » pour leur belle conduite et pour avoir soigné les blessés français avec le plus grand dévouement.

A la demande de M^{rs} Jacques Bonzon, le conseil de guerre entendra aujourd'hui, à titre de témoin, le docteur Straub, bénéficiaire d'un non-lieu et retenu prisonnier de guerre à la prison du Cherche-Midi, qui pourra, au dire du défenseur, confirmer les déclarations des inculpés.

Cette affaire, qui n'occupera pas moins de quatre audiences, se continuera aujourd'hui par l'interrogatoire des autres inculpés, ambulanciers et infirmiers. — ALFRED BOUGENIER.

Les automobiles et la Croix-Rouge

Aux termes des instructions du général gouverneur militaire de Paris, aucune voiture automobile ne doit circuler, soit avec le fanion de la Croix-Rouge, soit avec la Croix-Rouge peinte sur les vitres ou sur les panonceaux, sans une autorisation spéciale délivrée par le service de santé du gouvernement militaire de Paris.

Les conducteurs de voitures automobiles portant l'emblème de la Croix-Rouge doivent être munis de l'autorisation dont il s'agit.

S'ils sont porteurs d'un laissez-passer délivré soit par le gouvernement militaire de Paris, soit par la préfecture de police, ce laissez-passer doit mentionner l'autorisation spéciale relative à l'emblème de la Croix-Rouge, ainsi que le numéro de cette autorisation.

Ces dispositions seront exécutoires à partir du 1^{er} décembre prochain.

Morts au champ d'honneur

Renseignements fournis par les familles

Le colonel Gustave Grimaud, commandant la 12^e brigade d'infanterie coloniale, blessé le 20 octobre, décédé des suites de ses blessures à Janésy (Oise); le lieutenant-colonel d'infanterie Botelli, sous-chef d'état-major du 18^e corps d'armée, tué le 18 septembre, à Craonne. Né à Lyon le 7 juin 1862, le vaillant officier était le jour même de sa mort désigné pour commander le 12^e d'infanterie. Cinq jours plus tard, le 23 septembre, le frère du lieutenant-colonel Botelli, le commandant Edmond Botelli, du 5^e tirailleurs indigènes, tomba également, face à l'ennemi, à Tracy-le-Mont.

Les commandants : Gaudriault, du 78^e d'infanterie, tué le 25 août, à Haucourt; Louche de Forville, décédé des suites de ses blessures à l'hôpital militaire de Châlons-sur-Marne; Alfred Pidant, du 367^e de ligne, tué à Lirouville (Alsace), en entraînant son bataillon à l'assaut.

Les capitaines : Michel Carrin, du 18^e bataillon de chasseurs à pied, tué le 6 septembre au combat de la Marne; vicomte Gaston de Boyveou, au 95^e, tué à l'attaque de la Bassée; de Burques de Wisseusey, du 10^e bataillon de chasseurs à pied, décédé à l'hôpital Carillon, à Cannes; Jean Massiou, du 123^e d'infanterie, blessé le 21 août, à Arcimont (Belgique), décédé à Auvclais; Jacques de Bécunon, du 79^e d'infanterie, tué le 15 novembre, en Belgique, frère du lieutenant Joseph de Béchillon, tué le 22 août; Claude-Marie Furlin, du 99^e d'infanterie, blessé à Herleville (Somme) et décédé à Harboulleres, le 28 septembre; Paul Vieu, du 29^e d'infanterie, blessé le 20 août, à Sarrebourg, décédé à l'ambulance de Saaradorf (Lorraine); René de Bort de Pierrefitte, du 2^e bataillon de chasseurs, tué dans la Somme; André Tatin d'Eyzac, du bataillon de tirailleurs sénégalais de Colomb-Béchar, tué à Dixmude; Charles Lamothe, chevalier de la Légion d'honneur, commandant le 3^e bataillon de tirailleurs sénégalais au Maroc, tué le 3 novembre à Dixmude; C.-E. Dupond, du 2^e tirailleurs, tombé le 27 septembre dans la Marne; Pierre Chevaue, du 26^e bataillon de chasseurs à pied, tué dans la Meuse; Charles Gleyzes, du 69^e, tué à Vitrimont; Georges Tresmontant, du 3^e régiment d'artillerie coloniale, tué à Minaucourt (Marne), le 21 septembre; Cazaux, du 171^e d'infanterie, tué glorieusement à Apremont; Henri Dervand, du 88^e d'infanterie, tué le 9 septembre à la bataille de la Marne; comte Louis du Dognon, du 143^e d'infanterie, mort glorieusement le 17 octobre.

Félix Robin, ingénieur des Arts et Manufactures, lieutenant de réserve au 29^e régiment d'artillerie, faisant fonction d'officier orienteur, tombé au champ d'honneur, le 30 août, au combat d'Ecordal, près Reithel (Ardennes). Les abbés : J.-M. Heydon, brigadier-fourrier au 28^e d'artillerie; Joseph Gervais, clerc minoré du diocèse de Paris, élève du Grand Séminaire d'Issy; André Kraeutter, de Nancy, caporal au 37^e d'infanterie, tué le 25 août; Paul Foessel, caporal au 69^e d'infanterie, de Clémenty, tué le 2 septembre; Ernest Lautou, de Nancy, du 79^e d'infanterie; René Piel, caporal au 158^e, tué vers la fin du mois d'août, tous les cinq séminaristes du diocèse de Nancy; Boudeslou, vicaire à Montandin (diocèse de Laval), tué à l'ennemi le 24 septembre; Le Chevallier, vicaire (diocèse de Paris), tué à l'ennemi le 21 septembre, dans sa vingt-sixième année; Urquell, professeur au pensionnat de Passy, décédé le 28 septembre à l'hôpital de Guéret, des suites de ses blessures; Pellet, vicaire à Fêternes (diocèse d'Annecy); Cléret, vicaire à Saint-Omer, décédé à Châlons des suites de ses blessures; le R. P. Sébastien, du monastère de Port-Salut, à Entrammes (diocèse de Laval); le R. P. Viel, religieux prémontré (Orne), caporal au 1^{er} zouaves; Aulfère, séminariste (diocèse de Moulins), sous-lieutenant au 105^e d'infanterie; Morel, vicaire à Bar-le-Duc (diocèse de Verdun); Grandgérard, vicaire à Ligny-en-Barrois (diocèse de Verdun); Guillon, séminariste (diocèse de Bordeaux), sergent au 123^e d'infanterie; Potin, sous-lieutenant, vicaire de Motref (Finistère), tué à l'ennemi en Alsace.

BLOC-NOTES

NAISSANCES

- La marquise de Colard-Terrande, née de Bastard, a mis heureusement au monde une fille, qui a reçu le prénom d'Elisabeth.
— Mme Jean Boucher, femme du lieutenant au 5^e d'artillerie et fille du général Nudant, a donné le jour à une fille, qui a reçu les prénoms de France-Marguerite-Marie.
— Mme J.-L. Martin, femme du lieutenant au 324^e d'infanterie, a mis au monde, à Paramé, une fille qui a reçu le prénom de Monique.

NECROLOGIE

- Nous apprenons la mort de M. Paul Carhian, soldat au 16^e territorial, tombé au champ d'honneur, le 2 octobre, au combat de Courcelles-le-Comte (Pas-de-Calais).
— Les obsèques de M. Henri Lorin, président des « Semaines sociales », ont été célébrées avant-hier, à midi, en l'église Saint-Philippe du Roule.
— La levée du corps a été faite par Mgr Doucet, évêque de Bulgarie; l'absoute a été donnée par Mgr Gibier, évêque de Versailles. Le chanoine Clément, son secrétaire particulier, représentait le cardinal-archevêque.
— Le deuil a été conduit par MM. Robert et Antonin de Courcel, en l'absence du capitaine Bernard de Courcel, actuellement au front; les capitaines Charles et Antonin de Charnacé, le vicomte Lavaurs, M. Jules Lefavre, ministre plénipotentiaire, neveu du défunt; le duc de Montmorency, M. de Mazis, ses cousins germains.

NOUS APPRENNONS LA MORT :

- Du comte d'Andlau, qui s'est éteint en son château de Voré, dans l'Orne, à l'âge de soixante-cinq ans. Il avait épousé Mlle de Chabrol-Chaméane et laisse deux fils, le comte Antoine et le comte Jean d'Andlau, tous les deux officiers et actuellement sur le front; il était le frère de la comtesse Albert de Mun.
— De Mlle Marthe François, décédée 22 bis, avenue de Wagram. Elle était la tante de MM. Georges et Robert Valléry-Radot.
— De Mlle Victoria German-Ribon, décédée le 28 octobre, à Londres, âgée de soixante-seize ans.
— De M. Henry Loubers, blessé le 30 octobre à Ypres. Ancien secrétaire de la Conférence des Avocats à la Cour de Paris, il était professeur agrégé à la Faculté de droit de l'Université de Montpellier, et collaborateur du *Revue Sirey* et à diverses revues de droit, décédé à Vlamertinghe (Belgique), le 1^{er} novembre, à l'âge de trente ans.
— De la marquise de Courgues, née Chasselles, qui s'est éteinte à l'âge de quatre-vingt-six ans, à Riom, chez sa nièce, la baronne de Cernowitz.
— De Mme Fernand Dauches.
— De M. Paul Fontaine, chef de bureau au ministère des Finances, ancien payeur principal aux armées, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille commémorative de 1870-1871, engagé volontaire, décédé dans sa cinquante-neuvième année, à Rambouillet.
— Du contre-amiral Thierry, commandeur de la Légion d'honneur, décédé à Genève, à l'âge de soixante-six ans.
— Du baron Jacques Rohault de Fleury, décédé à Marseille. Il était le fils de M. Hubert Rohault de Fleury, fondateur du Vœu national à Montmartre.
— De M. Emile Lamberg, ingénieur des arts et manufactures, décédé le 22 novembre.

MARCIGNAC

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

Région de Paris

Le Cercle Hoche, 22, rue Daru, comprenant l'importance patriotique de l'œuvre entreprise par le comité d'Éducation physique, a décidé de mettre son local à sa disposition, afin d'y éduquer et entraîner tout particulièrement les ajournés des classes 1914 et 1915, ainsi que les jeunes gens appelés à faire partie du contingent des classes 1916, 1917, 1918.

Ces cours et séances d'entraînement auront lieu sous la direction scientifique et athlétique de M. le docteur Henriquez de Zubiria, membre du comité de l'Éducation Physique et du Cercle Hoche, assisté du maître bien connu Gilbert Bougnol et des professeurs réputés : Surget, Bouard, Gardon, Durocher, auxquels M. Baruzi, champion amateur de boxe, et MM. François Rossolato et Bernard Desouches, membres du Cercle Hoche, viendront prêter leur important concours.

Les sports qui seront enseignés et pratiqués au Cercle Hoche sont : la culture physique et la boxe, par le professeur Durocher, champion de boxe et professeur de culture physique au collège d'athlètes de Reims, assisté de M. Baruzi, champion amateur de boxe, et de MM. François Rossolato et Bernard Desouches, membres du Cercle Hoche; la canne et le sabre, par le professeur Gardon; l'escrime; la baïonnette sera l'objet de la part du maître Bougnol et des professeurs Surget et Bouard des leçons les plus complètes et sera enseignée d'après la nouvelle et pratique méthode du capitaine Sée, expérimentée au cours de la présente guerre.

Pour tous renseignements et inscriptions, s'adresser tous les jours de 9 heures à 5 heures et le dimanche matin, de 9 heures à midi, au Cercle Hoche, 22, rue Daru, et demander le maître Gilbert Bougnol ou le docteur Henriquez de Zubiria.

PREPARATION MILITAIRE

Cours de gymnastique

L'Indépendante de Paris, Société de préparation militaire et de gymnastique, organise pendant la durée des hostilités, des cours spéciaux et gratuits de préparation militaire, d'éducation physique et de gymnastique. Ces cours ont lieu tous les soirs, de 8 heures à 10 heures, à l'école, 9, rue de Tiemcen (XX^e). Pour les conditions d'admission, s'adresser à M. Manhes, 11, rue de Tiemcen, à l'école, ou à M. Bugeon, président, 12, rue des Dames.

CYCLISME

Concours, exercices, manœuvres

L'épreuve de 50 kilomètres pour l'obtention du brevet militaire de l'U.V.F. a été remise à une date ultérieure. Elle avait avoir lieu dimanche et a été remplacée au dernier moment par des concours, exercices et manœuvres en campagne. De leur habituel terrain de manœuvres, place du Carrousel, les cyclistes du corps des volontaires de l'U.V.F. sont partis pour Montgeron, où, au cours de l'après-midi, eurent lieu différents concours.

Pour dimanche prochain, est organisé un nouveau concours, agrémenté d'exercices en campagne. Les engagements (0 fr. 25) sont reçus au secrétariat du corps des volontaires cyclistes de l'Union Vélocipédique de France, 24, boulevard Poissonnière. Le brevet de cycliste combattant sera décerné à tout cycliste qui aura satisfait aux différentes épreuves du concours.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe des Alliés

Mardi a été clôturée la liste des engagements pour la Coupe créée par l'Union des Sociétés françaises de Sports athlétiques et appelée Coupe des Alliés.

Voici la liste complète des clubs engagés : Stade Français, Club Français, Cercle Athlétique de la Société Générale, Red Star, Jeunesse de Saint-Ouen, Association Sportive Française, Rueil Athlétique Club, Sporting Club de Choisy-le-Roi, Gallia Club, Légion Saint-Michel, Paris Université Club, Racing Club de France, Cercle Athlétique de Paris.

Les premiers matches auront lieu dimanche et mettront aux prises : à Saint-Cloud, à 2 h. 30, Stade Français et Club Français (arbitre, M. Freddy); à Saint-Ouen, à 2 h. 30, Cercle Athlétique de la Société Générale et Red Star (arbitre, M. Pernay).

Nouvelles Diverses

Un meurtre boulevard Sébastopol. — A la suite d'une discussion, hier matin, boulevard Sébastopol, le nommé Jules Wollet, vingt-cinq ans, demeurant 50, rue Juvert-Bois, a été frappé et blessé grièvement à la tête. Le meurtrier, qui a pris la fuite, est recherché par la police judiciaire. Le blessé a été admis à l'Hôtel-Dieu.

DEPARTEMENTS. — Le voyage d'Abd-El-Aziz. — PAU. — Abd-El-Aziz, ancien sultan du Maroc, et sa suite, ont quitté Pau hier matin à 10 heures, à destination d'Aréachon. (L'Information.)

ETRANGER. — L'exportation des chevaux. — COPENHAGUE. — Le gouvernement danois a interdit l'exportation des chevaux. (L'Information.)

La santé du patriarche de Venise. — ROME. — Le patriarche de Venise est gravement malade. (L'Information.)

LA GUERRE ILLUSTRÉE

Les photographies d'« Excelsior » constituent la documentation la plus complète sur l'histoire de la guerre.

C'est pourquoi, sur la demande de nombreux lecteurs désireux de conserver tous les numéros d'EXCELSIOR qui paraîtront jusqu'à la fin de la guerre et de compléter leur collection par les numéros qui paraîtront ultérieurement, nous accepterons de faire remonter au 15 août la date de départ de nos nouveaux abonnements de six mois qui nous seront adressés avec un mandat de 18 francs pour la France ou de 36 francs pour l'étranger.

Tous les numéros parus depuis le 15 août — y compris les numéros spéciaux de Toulouse et de la Toussaint — seront adressés dès réception de l'abonnement.

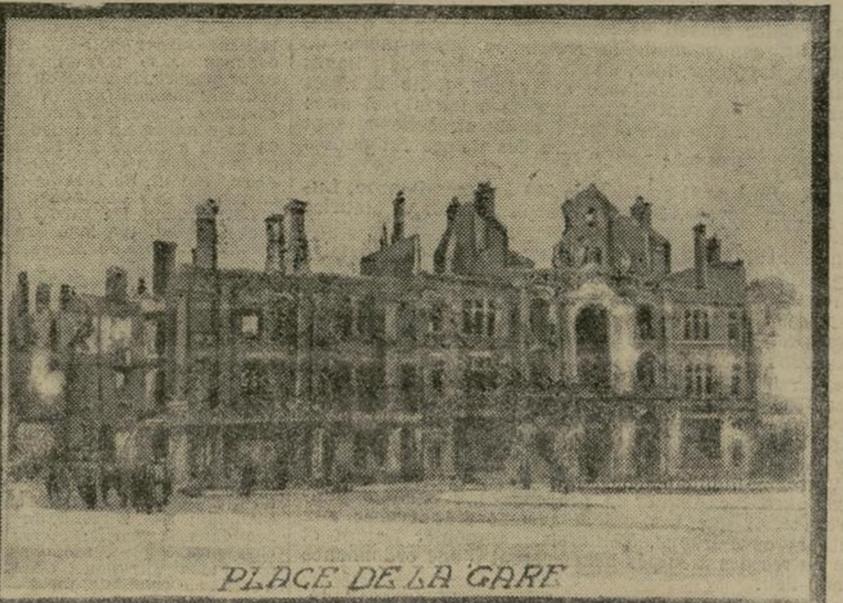
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

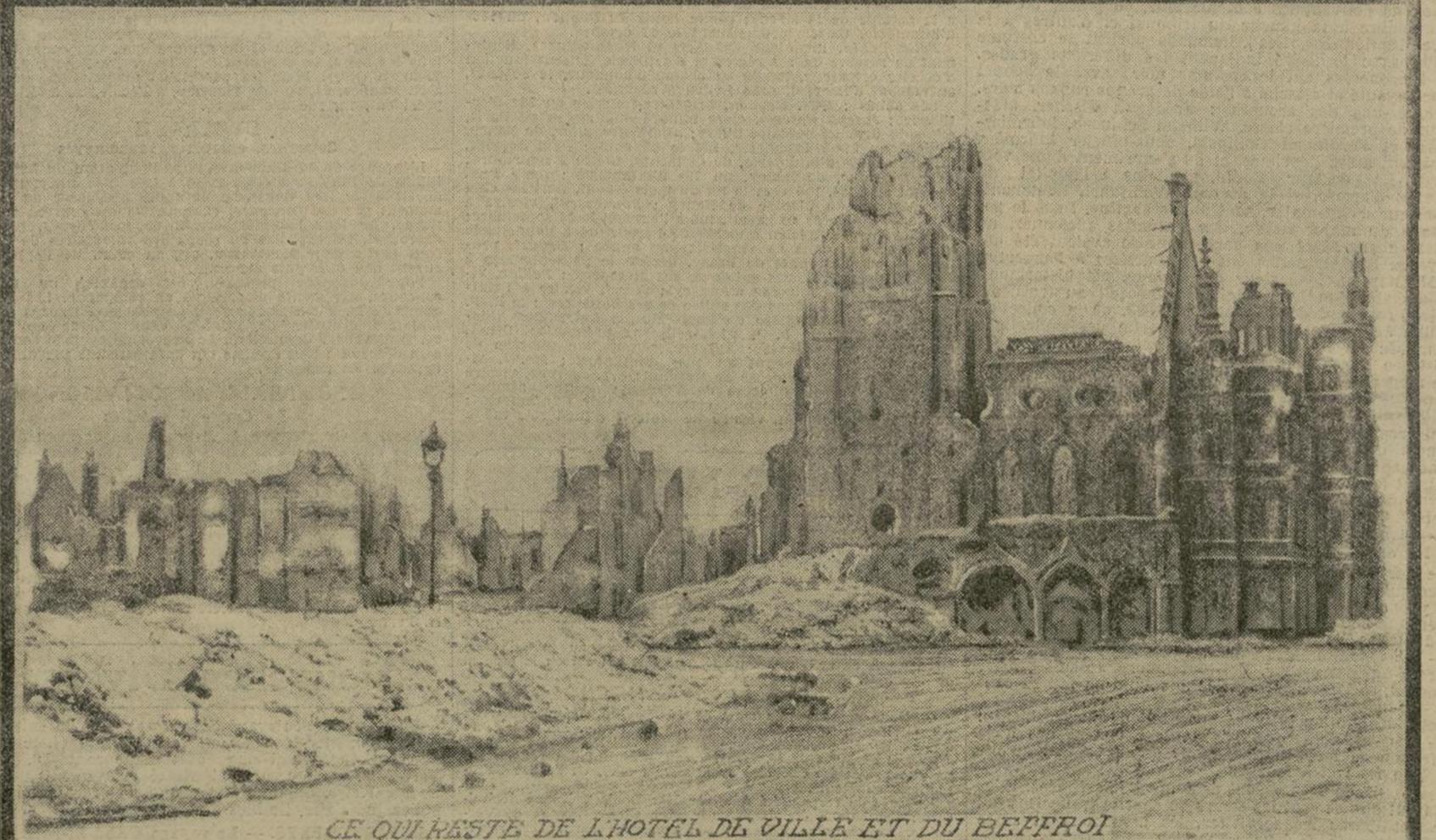
ARRAS APRÈS LE BOMBARDEMENT



UNE RUE EN RUINES SOUS LA NEIGE



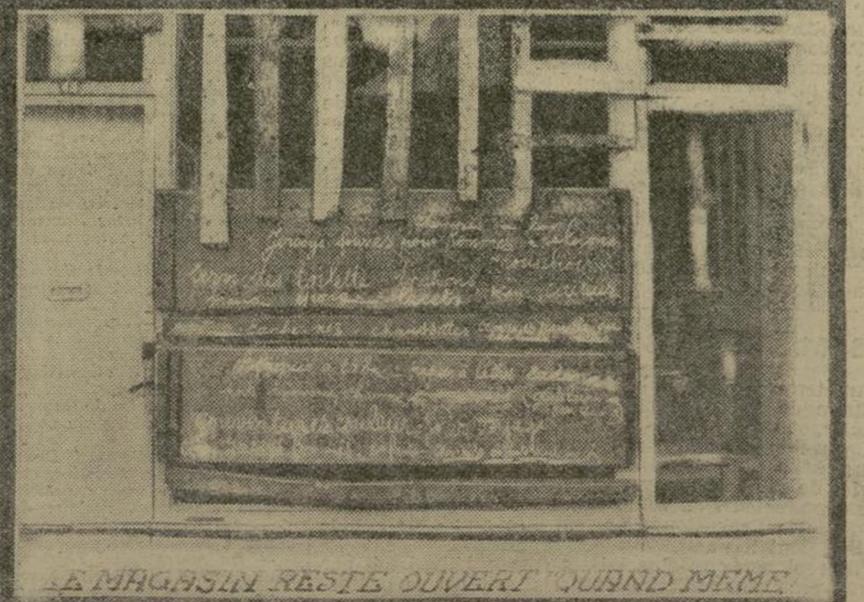
PLACE DE LA GARE



CE QUI RESTE DE L'HOTEL DE VILLE ET DU BEFFROI



COIN DE QUARTIER EPROUVE



LE MAGASIN RESTE OUVERT QUAND MEME

Pour le seul plaisir de détruire, les Allemands, on le sait, ont bombardé et rebombardé Arras. Leurs obus, après avoir détruit plusieurs quartiers de la ville, ont réduit en ruines le magnifique Hôtel de Ville. Cette photographie, prise lundi dernier, montre ce qu'il reste de l'édifice.